

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LA SEMAINE AGRICOLE

ORGANE DE LA CAMPAGNE.

CULTIVATEURS, CORRESPONDEZ AVEC NOUS!

VOL. I.

MONTRÉAL, JEUDI, 25 NOVEMBRE 1869.

No. 3

## SOMMAIRE du No. 3.—Nov. 25, 1869

<b>Agronomie.</b>	
Les Moutons Mérinos, Revd. J. L. M.....	33
Do do Note Ed.....	40
L'avoine de Norvège, Dr. Génaud.....	35
Do do Note Ed.....	41
Faire travailler les vaches, Un abonné.....	35
<b>L'ALIMENTATION DU BÉTAIL DES FERMES.</b>	
Valeur nutritive du son.....	L. de ... 35
L'usage du sel.....	Vaugelas... 37
Notes sur l'AGRICULTURE par un grognard.....	37
La culture du blé.—Les engrais de Ferme.—Ménager nos forêts.—Amélioration des chemins.....	37
Profit de la culture des betteraves.....	38
CONSEIL D'AGRICULTURE.—Rapport officiel.....	38
<b>NOTES EDITORIALES.—Le déboisement.—Formation de Clubs Agricoles.....</b>	
Communication avec le Saguenay.—Moutons Mérinos.—Race Ayrshire.—Les pois labourés en vert.—Conservez vos engrais.....	40
L'avoine de la Norvège.—Chevaux de prix.—La Tourbe comme combustible.—Avis aux cultivateurs de Chambly.—Bonne récolte.—La "Semaine Agricole.".....	41
L'ART VÉTÉRINAIRE.—Juger de l'âge du cheval par les dents.....	41
COLONISATION —Rapport du Comité [A. L. de Q.] sur les incendies dans les forêts, le déboisement et le reboisement.....	42
Le déboisement [Note Ed.].....	39
<b>RECETTES UTILES.—Mesurer le pied.—Adoucir les fers.—Empêcher les portes de crier.—Adoucir l'eau des puits.—Remède contre les panaris.....</b>	
43	
<b>Coin du Feu.</b>	
<b>LA MACHINE HUMAINE.—La machine usée.—Les restes de l'homme.—Ce qu'ils deviennent.—Eternité de la matière.—Après la mort.....</b>	
43	
<b>LES CHEMINS MACADAMISÉS.—Mouvement à Boucherville et à Varennes.....</b>	
44	
<b>Résolution du Conseil Agricole.....</b>	
44	
<b>Compagnie des mines d'or de Joliette.....</b>	
44	
<b>Les chemins à lisses dans la Province d'Ontario.....</b>	
44	
<b>Prosperité dans les Cantons de l'Est — Traités de Réciprocité.....</b>	
44	
<b>HYGIÈNE.—L'hygiène des boissons.—Importante observation hygiénique.—L'usage intelligent du lait.....</b>	
45	
<b>PETITE CHRONIQUE.....</b>	
45	
<b>Illustrations.</b>	
MOUTON MÉRINO—"Toison d'or".....	33
VACHE AYRSHIRE importée par Thos. Irving, Ferme Logan.....	40
<b>L'ART VÉTÉRINAIRE.—Mâchoire d'un cheval de cinq ans.....</b>	
41	
<b>Coupe d'une dent de remplacement.....</b>	
41	
<b>Mâchoire d'un cheval de huit ans.....</b>	
42	
<b>Dents à 12 ans—15 ans—18 ans—21 ans—4 gravures.....</b>	
42	
<b>FEUILLETON.—Sur l'escaut.—En mer.—La fosse aux Lions.....</b>	
48-8	
<b>Marchés de la Province.....</b>	
48	

## LES MOUTONS MÉRINOS.

Mr. le Rédacteur,

En lisant le 1er. No. de la *Semaine Agricole*, j'y ai rencontré une correspondance de Mr. Benoit sur la nécessité d'améliorer nos différentes espèces d'animaux. Rien que de juste. Néanmoins, comme il a insisté plus sur l'amélioration des chevaux que sur celle des moutons, je prends la liberté de vous adresser les quelques remarques suivantes sur l'amélioration de cette dernière espèce d'animaux.



TOISON D'OR.

J'ai toujours entendu dire que les moutons étaient ce qui donnait le plus de profit sur une terre et ce qui coûtait le moins cher. J'en suis convaincu; mais aussi je suis surpris de l'apathie de nos cultivateurs pour améliorer leurs troupeaux. Que de fois j'ai rencontré, le printemps, des troupeaux de moutons amaigris, à moitié dépoilués de leur laine, et de la plus chétive apparence. Quel profit peut-on retirer de semblables animaux? Quelle faible quantité de laine ils donnent, et encore, que vaut ce peu de laine? On peut en juger par les produits qu'elle sert à confectionner. On ne peut en avoir que de mauvais bas, de vilaine flanelle et des étoffes grossières; et on en a en si petite quantité, qu'avec plusieurs moutons on ne peut suffire au besoin de la famille. D'où vient tout le mal? évidemment de ce qu'on ne se sert pas d'animaux reproducteurs convenables.

Depuis quelque temps j'entends vanter beaucoup les Leicester et les Cotswold comme reproducteurs: toutes les sociétés d'agriculture parlent d'en avoir. Je dirai cependant que beaucoup de personnes trouvent que ces races laissent encore beaucoup à désirer. Depuis plusieurs années que je suis dans les Cantons de l'Est, j'ai eu souvent l'occasion de voir les troupeaux de moutons de nos fermiers écossais et de bien d'autres qui tiennent à avoir de beaux moutons; ces animaux sont beaux, mais ils finissent bien tôt par perdre leur laine, et

ils n'en ont que sur le dos et les flancs; on donne pour raison que ces races sont trop mêlées et déjà dégénérées. Mais si ces races si vantées ne nous donnent pas pleine satisfaction, à laquelle faudra-t-il donc s'arrêter? Pour moi, je suis de l'opinion d'un auteur français qui vient d'écrire un ouvrage sur l'agriculture; c'est qu'on devrait encourager la propagation de la Race mérinos, de préférence à toute autre. Les mérinos ne sont pas trop gros de corps, et ils n'ont pas la laine bien longue; mais elle est très fine et très tassée; de sorte qu'en croisant des reproducteurs de cette race avec des brebis à laine longue quoique rude, et de grosse taille, les produits ne peuvent qu'être excellents: ils auront plus de corps, et la laine plus longue que les mérinos, en même temps qu'elle sera plus tassée et plus fine que chez nos moutons ordinaires.

Depuis que j'avais entendu parler des Mérinos, j'avais toujours eu l'idée de faire cette expérience, mais les circonstances ne me le permettaient pas. Enfin, il y a deux ans, l'occasion s'est présentée belle et j'en ai profité. Je me suis procuré, en novembre, deux Béliers Mérinos espagnols, pur sang, dit le certificat. Ils m'ont coûté un peu cher, mais aujourd'hui je ne regrette pas mon argent, car mes prévisions se sont réalisées à la lettre. Croisés avec des brebis ordinaires, ces reproducteurs ont procuré des petits remarquables pour le tissage et la finesse de la laine. Ce printemps, ces petits moutons d'un an m'ont donné chacun 5 lbs. de belle laine qui l'emporte de beaucoup sur les plus belles laines qu'on puisse se procurer dans nos Cantons. Cette laine employée a produit les tissus les plus fins et les plus soyeux qu'on puisse désirer ; et chacun de ceux qui les ont vus peuvent ici confirmer mon témoignage.

Après cela, Mr. le Rédacteur, vous serez peut-être porté à croire que tous les cultivateurs de ma paroisse se sont empressés d'améliorer leurs troupeaux de moutons au moyen de ces Reproducteurs ! Il n'en a rien été cependant. Plusieurs ont dit que cette laine était trop belle, et que nos moutons ne pourraient pas la carder. Et ils avaient raison ; voilà pourquoi je n'ai pas insisté beaucoup pour répandre cette race. Je me suis occupé de trouver les moyens de faire laver et carder cette laine convenablement, avant de dire aux gens : "Voilà les moutons qu'il nous faut." Aujourd'hui, je suis heureux de pouvoir dire à tous que j'ai trouvé ce que je cherchais. En m'informant, j'ai appris que MM. Fass et Guindrod, de Sherbrooke laveraient, carderaient et fileraient la laine de mes Béliers mérinos, pour 16 cts. la livre ; ce qui est à peine la moitié de ce qu'on donne dans nos paroisses, pour préparer ainsi, tant bien que mal, la laine ordinaire. Je leur ai donc envoyé ma laine mérinos, et aujourd'hui je la reçois parfaitement bien travaillée, une partie filée pour tricoter, et le reste employé en magnifique flanelle blanche.

La dernière difficulté est donc levée, et maintenant tous peuvent encourager la propagation de la race mérinos, car tous pourront faire préparer la laine de ces moutons à Sherbrooke, et ailleurs probablement, et cela pour la moitié du prix ordinaire. Le moyen de l'expédition est bien simple, c'est d'envoyer les paquets de laine brute, par le grand Tronc, à l'adresse de MM. Fass et Guindrod, qui la renverront à l'adresse des gens par la même voie. Le transport coûte bien moins cher que la différence du prix qu'on épargne dans la préparation de la laine. Ajoutons que ces MM. peuvent, de plus, tisser cette laine et nous faire de la flanelle, ou

de la grosse étoffe ou de fines étoffes à notre choix ; c'est peut être un petit inconvénient aux yeux de quelqu'un d'envoyer ainsi la laine, mais cet inconvénient ne saurait durer, si c'en est un ; car les gens qui ont des moutons à carder, voyant la laine mérinos se répandre et prendre le chemin de Sherbrooke, se décideront bientôt à mettre des cardes plus fines dans leurs moulins, de manière à satisfaire à tous les besoins.

On pourrait à la rigueur préparer soi-même la laine des moutons qui proviennent des reproducteurs mérinos, car cette laine est moins suinteuse et moins fine ; il suffit pour celle-ci de la laver dans une légère *savonneuse*, et de se servir de cardes à la main, un peu plus fines que les autres. Mais pour ceux qui en ont une grande quantité, il vaut mieux l'envoyer à la manufacture de Sherbrooke. Quant à celles des béliers mérinos pur sang, comme elle est très suinteuse et très fine, elle ne saurait être préparée que par les procédés employés dans les manufactures.

J'ajoute maintenant qu'avant de recommander cette race comme la meilleure que je connaisse, je l'ai essayée franchement, c'est à dire que je ne l'ai pas traitée autrement que celles des autres moutons que j'avais ; même logis, même nourriture, même soins, mais pas plus. Ces moutons ont résisté parfaitement au climat, aux intempéries des saisons etc., de sorte qu'on peut dire que l'expérience est faite et qu'elle a bien réussi. Le prix qu'on obtient aussi de ces moutons, montre l'estime que quelques uns en font déjà ; ainsi l'automne dernier, j'ai vendu un couple de ces agneaux (6 mois) 16 piastres et celui qui les a achetés en a été très satisfait. On peut donc, en toute sûreté, recommander cette race-là, à présent.

Je vous envoie, Mr. le Rédacteur, une gravure de ces Béliers mérinos. Comme je vois que votre journal aura des gravures, vous pourrez peut-être reproduire celle-ci pour la plus grande satisfaction de vos lecteurs, qui se conviendront de leur propres yeux, combien ces animaux sont entièrement couverts de laine, et combien elle est tassée. Si cette gravure et ces quelques notes portent quelques amis des bonnes améliorations à désirer de se procurer un de ces animaux pur sang ou quelques agneaux croisés, vous pourrez me les adresser. Je pourrai céder un des deux Béliers que j'ai achetés ; car je n'ai que faire de deux.

Je me permettrai de citer, en terminant, les quelques renseignements suivants concernant le Béliers mérinos "Toison d'or" tirés de la revue agricole (7e. année p. 18).

"Nous publions la gravure du Béliers mérinos "Toison d'or" qui a donné pour 5 tontes 123 lbs. de laine

fine, égale et lustrée. Les saillies de ce Béliers ont été de \$100 par brebis pendant toute une saison. "Toison d'or" a remporté les premiers prix de la nouvelle Angleterre et du Vermont. Son propriétaire, Mr. Stowell, en a obtenu des tontes de 27 lbs. Les Béliers de cette valeur ne se vendent qu'à des prix fabuleux, de \$5000 à \$15,000. Ce dernier prix a été refusé pour "Toison d'or" ; nos éleveurs ne sauraient mieux faire pour donner de la finesse à la laine de leurs troupeaux, jointe à des formes arrondies, que de les croiser avec un Béliers descendant de "Toison d'or."

Les deux Béliers que j'ai sont de cette race, et m'ont donné chacun, de 15 à 20 lbs. de laine par tonte, ce qui est à peu près les 2/3 de la plus belle tonte de "Toison d'or" ce qui montre en même temps qu'ils ont une jolie valeur.

Je vous envoie deux échantillons de laine. La plus courte est des Béliers mérinos pur sang. Elle est plus *suinteuse* et plus fine. L'autre est de mes agneaux provenant des deux Béliers. Elle est bien fine, a moins de suint, et aussi est plus facile à préparer pour nos cultivateurs.

Je vous envoie aussi un échantillon de la laine que j'ai fait filer à Sherbrooke pour tricoter. Elle vient de mes Béliers et elle est semblable à celle qui a été mise en flanelle.

Par cet échantillon vous pourrez juger de ce qu'on peut faire avec cette laine.

La laine est si tassée sur ces moutons qu'on dirait d'une peau sans laine ; c'est ce qui fait paraître les Béliers noirs ; les agneaux paraissent gris, par ce que leur laine a moins de *suint*.

Inutile de vous dire que la laine n'est pas à sa longueur à cette saison ; mais vous pourrez remarquer que celle des agneaux, suivant mes prévisions, est plus longue que celle des Reproducteurs, et comme elle, a peu de suint ; quand on sait que ces agneaux donnent 5 lbs. de laine, ça dit beaucoup.

Suivant moi : l'Ecole d'agriculture de l'Assomption ne devrait pas manquer l'occasion de se procurer un de ces Reproducteurs à bon marché afin de faire elle-même l'expérience : comme c'est le temps de l'accouplement des moutons, ce serait aussi le temps d'agir. L'école se rembourserait presque par l'usage qu'on ferait de ce Reproducteur, dès cette année. En demandant peu, plus de personnes s'en serviraient.

J'ajoute enfin qu'un de mes Paroissiens a mangé d'un de ces agneaux, et il m'a rendu le témoignage que le goût en était semblable à celui des autres, avec cette différence dit-il que je crois qu'ils engraisseraient mieux que les autres.

Tout à vous,

J. L. M. PTRE.

Ste Julie de Somerset.

## L'AVOINE DE NORVÈGE.

Mr. le Rédacteur.

Pour rendre justice à l'avoine de la Norvège, et à M. Firmin H. Proulx, propriétaire de *La Gazette des Campagnes*, de qui je me la suis procurée, et pour le bénéfice des cultivateurs, veuillez publier dans votre *Semaine*, le résultat d'un essai qui a été fait sur la culture de ce grain par M. Mathias Gareau, intelligent cultivateur de cette paroisse. Il prit une pièce de terre jaune, qui avait d'abord été fumée et plantée en patates, puis semée une année en avoine, laissée deux années en foin, et deux années en pacage. Ce printemps, il la laboura, et sema trois demiards d'avoine de la Norvège sur une planche de 19 pieds de largeur sur une longueur de neuf perches de 18 pieds. Voici la manière dont il procéda. Il tira sur le travers de la planche de petits sillons avec un petit rateau dont les dents avaient 8 pouces d'espace entr'elles ; n'ayant pas de semoir, il sema les deux tiers des trois demiards (c'est-à-dire deux tasses à thé) à la main et de 5 pouces en 5 pouces, mettant ainsi 52 à 53 grains par rang, puis il la recouvrit à l'épaisseur d'un pouce avec un mélange de cendres et de terre noire. L'autre demiard fut semé sur la même planche, à la volée de la manière ordinaire. Un huitième de la semence fut mangé par les vers. Lorsque l'avoine fut à la hauteur de 8 pouces, il lui donna un petit binage (rechaussage) tant pour détruire les mauvaises herbes que pour *gravouiller* la terre, qui était très durcie, vu qu'il pleuvait fort au moment où il semait son avoine. Un mois après qu'elle fut levée, il l'arrosa, une fois, avec un mélange d'urine des animaux et d'eau, à la proportion de 1 à 2, ayant le soin de ne pas mouiller le brin, de crainte de le brûler, la liqueur étant trop forte.

Après cela elle fut laissée à la grâce de Dieu. Comme vous le voyez, ce monsieur a fait de son mieux, et a donné à l'avoine la meilleure chance possible. Maintenant, voici le résultat de l'expérience. L'avoine semée à la main est venue à la hauteur de 6½ pieds et 6 pouces 8, elle était 18 et 20 pouces plus haute, et beaucoup plus grappée, que la même avoine semée à la volée ; cette différence aurait été plus grande, s'il eut eu la précaution de l'empêcher de verser. La chopine semée à la main a rapporté six minots, et le demiard semé à la volée a rendu un minot, ce qui fait sept minots de 3 demiards, ou 240 livres de 13 onces et demie. Quelques grains de l'avoine plantée ont donné jusqu'à 26 épis. La paille a donné 30 bottes de 12 livres.

De cette expérience, dont nous sommes parfaitement satisfaits, nous avons tiré les conclusions suivantes :

1o L'avoine de la Norvège vient bien mieux et rend *beaucoup* plus que l'avoine commune : dans le cas présent, elle a rendu à raison de plus de 80 minots à l'arpent.

2o Selon nous, elle est une nouvelle variété dans nos localités.

3o L'avoine semée à la volée mûrit plus vite et plus également que celle plantée.

4o Elle est aussi pesante sinon plus que l'avoine commune.

5o Il est indéniable qu'elle a, en plein champ, une plus belle apparence.

6o Il est bien certain que cette espèce peut être cultivée et améliorée sur les terres riches, mieux que les autres avoines, car sous ces circonstances elles verseront plus que l'avoine de Norvège, dont la paille est plus grosse et plus forte, par conséquent capable de supporter des têtes plus pesantes.

7o L'écorce est plus mince que celle des autres avoines.

Je crois donc rendre service aux cultivateurs en leur recommandant chaleureusement l'avoine de Norvège, qui est indubitablement plus profitable que les autres avoines.

A ceux qui aimeraient à en faire l'essai, et qui m'en feront la demande, je me ferai un plaisir de leur en procurer *gratuitement*. La part de chacun en raison du nombre, sera nécessairement petite, mais elle suffira pour s'en remonter.

Votre tout dévoué,

Dr. GENAND,

St. Jacques de L'Achigan, }  
18 Novembre 1869. }

A Mr. le Rédacteur de la *Semaine Agricole*.

Monsieur.

Dans le No. du 18 Nov. je vois dans un article intitulé " Rapport d'une Exposition en France " ce qui suit : " Les bœufs et particulièrement les vaches font tous les travaux des champs et c'est un progrès que nous aimons à constater, car on obtient ainsi de la viande à un cours moins élevé, puisque les bêtes ont fourni pendant leur existence du lait et du travail ce qui diminue d'autant le prix de revient, etc. "

Je diffère un peu de l'avis de Mr. A. De Lavalette, l'auteur des lignes citées plus haut.

Le travail de la vache n'est pas un progrès en agriculture, car le labour est fait très imparfaitement, car la vache n'est pas de force à faire un travail aussi pénible ; à moins que ce ne soit dans un sol sablonneux et par un temps favorable au labour ; les pauvres cultivateurs qui ne peuvent faire autrement le labour peuvent en agir ainsi. Pour le charroi elle se fatigue bien vite, de sorte qu'il vaut mieux employer le bœuf ou le cheval.

De plus le lait de la vache n'est pas très abondant, et même il tarit lorsqu'on la fait travailler ; il faut de plus la nourrir abondamment et l'entourer de beaucoup de soins. Malgré tout cela les veaux de ces vaches sont mal conformés (même lorsqu'on ne les fait pas travailler lorsqu'elles sont pleines), de plus la vache n'est pas faite pour labourer mais pour donner du lait et donner des élèves pour l'engrais ou les besoins de la ferme, de sorte qu'en spéculant ainsi contre la nature, on court de grands risques de faire *perte* au lieu de *profit*. Du reste les vaches qu'on fait travailler sont difficiles à engraisser.

Le tout, Monsieur le Rédacteur, est humblement soumis à votre attention. Si vous désirez avoir de plus amples informations vous pouvez recourir au " Manuel du Bouvier et du Zoophile de M. Boyard p. 50 chp. 5, Travail de la vache. "

Votre obéissant serviteur,

UN ABONNÉ

de la *Semaine Agricole*.

Notre correspondant donne absolument nos vues sur ce sujet nous n'avons donc rien à ajouter si ce n'est le remercier et le prier de nous envoyer de nouvelles correspondances. Nous espérons que sa modestie ne l'empêchera plus de nous faire connaître son nom.

## L'alimentation du Bétail des Fermes.

Cet article va faire plaisir à tous ceux qui préfèrent l'ancien système d'alimentation, aussi le donnons-nous pour montrer ce qu'on peut dire en faveur des fourrages non hachés. Pour notre part nous avons haché et mélangé le foin et la paille pour la nourriture des chevaux et des vaches pendant plusieurs années et nous sommes convaincu que ce mode donne une économie d'un tiers, surtout pour la nourriture des vaches laitières en hiver, quand le tout est ébouillanté. Quant à ce qui est dit du son, nous ne pourrions trop en recommander la lecture attentive à nos lecteurs. Nous avons trouvé que, pour faire donner du lait aux vaches, le son ébouillanté valait la moulée.—Quant à sa valeur pour l'engraissement, nous devons dire que l'opinion générale est contraire aux avancés de Mr. Kiener.

L'ALIMENTATION DU BÉTAIL DES FERMES.

M. Kiener, jeune, vient de publier un excellent article sur l'alimentation des animaux domestiques. Il s'occupe des aliments hachés, écrasés, cuits,

fermentés, du son, du tourteau de lin ; du sel, de son emploi et des opinions diverses à cet égard. Nous croyons utile de donner une analyse de ce travail qui bien certainement aura de l'intérêt pour vos lecteurs.

M. Kiener, ainsi que plusieurs observateurs allemands, a constaté qu'il n'y a aucun avantage à faire consommer une liv. de foin haché, cuit ou fermenté, comparativement à une lb. du même foin, à l'état naturel. Les aliments donnés sous une forme qui les éloigne de l'état normal sont préférés des animaux et ces derniers les absorbent plus rapidement, mais il est certain que, dans un temps égal employé aux repas, les bêtes consomment une plus grande quantité de foin haché, cuit ou fermenté. Il ne s'en suit donc pas des résultats vrais. Hormis pour les pommes de terre qui, à l'état cru, occasionnent parfois la diarrhée, il n'y a pas davantage à faire cuire les racines ; on peut cependant faire écraser ou ramollir par la cuisson l'orge et quelques autres graines, comme celles de colza qui, sans préparation préalable, résistent à l'action des sucs digestifs. Il va sans dire que les foins ou regains de mauvaise qualité sont hachés avec avantage, puis mélangés à d'autres aliments qui facilitent leur consommation.

M. Kiener croit fermement que le foin ou une substance alimentaire quelconque ne gagnent rien à une préparation mécanique. Le travail de la mastication n'a pas seulement pour but la division des aliments, il se produit encore un fait chimique important qu'il est facile de constater. Nous voulons parler de l'insalivation. Avec des aliments trop vite consommés, l'insalivation est fortement réduite, et, par suite, la digestion est moins complète.

Il suffit pour se convaincre de la vérité de cette assertion d'examiner avec attention les fèces d'un cheval nourri avec des aliments hachés. Le déchet alimentaire est moins moulu, moins compacte, ce qui provient d'une plus grande absorption d'eau ; le foin et la paille s'y trouvent imparfaitement broyés. D'ailleurs les bêtes ainsi nourries suent plus vite et sont plus molles au travail.

Il est donc préférable d'administrer les fourrages tels qu'ils sont récoltés. Il nous a toujours semblé que la nature était plus habile que l'homme et qu'elle avait tout combiné pour le mieux ; il est certain qu'il peut y avoir avantage à préparer la nourriture pour des animaux vieux, chez lesquels la mastication a lieu difficilement. Ne pas exercer un organe, c'est l'affaiblir.

Des expériences faites par ordre du ministère de la guerre ont démontré que la quantité de grains d'avoine entière échappée à l'action digestive est insignifiante chez les chevaux sains.

M. Kiener déclare que de nombreuses expériences l'ont déterminé à renoncer complètement à la vaporisation et à la fermentation des aliments pour les vaches ; les aliments fermentés usent les vaches ; les bêtes ainsi nourries et surtout les veaux succombent prématurément à des affections pulmonaires. L'illustre Weckerlin qualifie ce mode d'alimentation d'anti-naturel. La cuisson, la vaporisation, la fermentation et le hachage occasionnent, dit-il, des dépenses inutiles qui amènent l'affaiblissement de l'organisme animal.

#### DE LA VALEUR DU SON COMME ENGRAIS.

M. Kiener fait un assez grand usage de son pour la nourriture de ses animaux. Sans aucun doute, l'avoine donne aux chevaux l'ardeur et le brillant, mais trop de surexcitation use, et le son agit très-bien comme calmant ; on peut même y ajouter une pincée de nitre, ou deux pincées de sel de Glauber par deux livres de son fourragé. Le son est distribué deux fois par semaine, le soir, après la ration d'avoine, aux chevaux qui travaillent beaucoup et en remplacement de l'avoine à ceux qui travaillent peu.

Au cheval de travail, trois aliments sont nécessaires : le foin long, l'avoine entière et le son. Des différences notables entre les valeurs nutritives comparées et les prix doivent seuls déterminer à agir d'une autre façon. D'ailleurs la société vétérinaire de Paris a déclaré, après une longue discussion, que le foin long, l'avoine entière constituent ensemble la meilleure nourriture pour le cheval ; l'usage du vert ne doit se produire que rarement et suivant les conseils d'un vétérinaire.

Cette assertion n'est peut-être pas très-exacte, car le vert constitue sans aucun doute la nourriture la plus naturelle ; il faut donc consulter les circonstances, l'usage auquel le cheval est destiné, etc. Mais il ne faudrait pas conclure d'une façon absolue.

Les vaches laitières se trouvent bien du son mélangé aux betteraves, au foin et à la paille hachés auxquels on ajoute des tourteaux de lin.

C'est un préjugé de croire que le son fin est mauvais pour les chevaux ; le tort est de donner le son, après boire et mêlé d'eau, de façon à former une bouillie épaisse.

Le foin étant représenté par 100, l'équivalent nutritif du son est de 45, c'est-à-dire qu'une livre de son vaut 2 1/10 lbs de foin.

D'après M. Dumas, le son est ainsi composé :

Eau.	12,669
Sucre.	1,909
Matières solubles non azotées.	7,709
— — — — — azotées.	5,615

— insolubles assimilables.	3,867
— — — — — non assimilables.	3,510
— grassés.	2,877
Amidon.	21,692
Matières ligneuses.	34,575
— minérales.	5,514

Le son renferme donc : 1/3 d'amidon de celui que contient la farine ; 2 pour 100 de sucre, 3 pour 100 de matières grasses et 5,514 pour 100 de matières minérales ; d'où il me semble résulter que le son est essentiellement utile pour l'élevage des jeunes animaux et particulièrement des veaux, en voici la preuve ;

Un taureau hollandais né le 10 août 1867 a reçu 4 lbs. de son par jour du 14 janvier au 4 juin suivant. Cet animal pesait 400 lbs le 14 janvier 1868, et il a augmenté de 29 onces par jour au 4 juin suivant.

A partir du 1er juillet, l'animal a été mis au pâturage, il pesait 600 lbs., le 1er août, il pesait 660 lbs. et il avait gagné 11 1/2 onces par jour, le 2 octobre 623 lbs. et par conséquent il a diminué de 13 1/2 onces par jour, le 20 novembre 749 lbs., augmentation par jour 2 lbs. 7 onces ; 25 de février 1869, poids 887 lbs., augmentation par jour, 1 1/2 lb.

Ce taurillon a toujours mangé du foin et du regain à volonté, donc si le son n'avait aucun effet nutritif, comme on l'a prétendu, on n'aurait pas constaté un arrêt dans le développement au moment où la distribution de son n'a plus eu lieu. Les mêmes faits se sont produits dans les nombreuses expériences faites par M. Kiener ; avec la disparition du son a toujours coïncidé un temps d'arrêt dans le développement de l'animal ; l'augmentation du poids est revenue, dès que l'usage du son a été repris.

L'expérience a été faite sur deux génisses, afin d'établir la comparaison de la valeur nutritive des tourteaux de lin et du son. Voici les résultats :

Date.	Poids.	Poids.	Nourriture.
3 avril 1868. No. 1	410 lb.	2,404 lb.	} Foin 10 lb. Tourteaux de lin 2 lb.
19 — — — — —	412	410	
27 — — — — —	420	426	
8 Mai — — — — —	434	426	} Foin 10 lb. Tourteaux de lin 2 lb.
7 — — — — —	428	458	
9 — — — — —	422	440	

Pendant cette expérience, il y eut d'une part 72 lbs., d'autre part 36 lbs., soit un total de 50 lbs. d'augmentation de poids pour les génisses.

Dates.	Poids.	Poids.	Nourriture.
18 Mai 1868. No. 1	438 lb.	2,480 lb.	} Foin 10 lb. Son 2 lb.
26 — — — — —	464	494	
2 Juil — — — — —	476	486	
8 — — — — —	488	464	

L'augmentation a été de 52 lbs. d'un côté et 44 de l'autre, soit un total de 96 lbs.

Démontrant *a fortiori*, que la génisse qui, dans l'expérience précédente, avait augmenté le plus de poids et qui aurait dû ralentir son développement, a, dans l'expérience avec le son, pris 3 lbs. de plus.

Pour les vaches laitières le son est très-favorable à la sécrétion du lait

Les essais ci-dessous indiqués attestent la production laitière d'une vache nourrie habituellement avec du foin, du regain, du son et des betteraves en grande quantité.

Du 1<sup>er</sup> au 21 mars 1859, la vache a donné, avec 24 lb de foin de qualité moyenne 8 pintes et demi de lait par jour, elle avait vélé depuis deux mois.

La même vache nourrie avec 12 lbs. de foin par jour, et 8 lbs. de son a augmenté, dans la production du lait et dans son état d'embonpoint.

On a dit que le son rendait les jeunes veaux pansus, M. Kiener n'a jamais subi ce désagrément. Le son a été consommé à raison de 2 à 4 lbs., il n'a été servi qu'à peu près sec et une demi-heure après boire.

Il est donc bien certain, malgré l'opinion émise par quelques agronomes, que le son est nutritif et qu'il n'est pas comparable à la sciure de bois. Le son est un aliment très-utile, très-nutritif, et la pratique consciencieuse ne peut que consacrer les travaux des chimistes éminents auxquels l'agriculture doit tant d'améliorations.

#### L'USAGE DU SEL.

L'usage du sel a été tour à tour conseillé et condamné. Pour employer rationnellement le sel, il faut connaître la quantité de sel contenu dans les aliments. C'est ainsi que souvent, le sel n'a produit aucun effet sur le développement corporel, ni sur la sécrétion laitière.

Liébig pense que l'absence du sel marin favorise précisément la formation de la graisse, et que l'on ne réussit pas à engraisser les animaux domestiques avec une grande quantité de sel, moins toutefois qu'il n'en faudrait pour déterminer une purgation.

Cette opinion pourrait bien être erronée : oui, il ne faut pas abuser du sel, pas plus que d'autre chose, mais il est certain que le sel est recherché avec avidité par les animaux qui en sont privés ; quelques-uns léchent même, dans ce cas, des flaques d'urines desséchées dans lesquelles ils rencontrent quelques matières salées.

Sans prétendre, comme l'ont fait des cultivateurs allemands, qu'une livre de sel produit une livre de graisse ou de viande, on peut du moins avancer que le sel, administré à dose modérée, c'est-à-dire  $\frac{1}{2}$  oz par jour et par tête de gros bétail, exerce sur les organes digestifs une action tonique qui contribue au succès de l'éleveur, du laitier et de l'engraisseur.

Des expériences faites récemment en Russie ont démontré que le sel facilite l'assimilation des phosphates ; il est donc fort utile au développement du squelette, et sera heureusement administré en cas de fracture où il importe d'activer la reconstitution de la masse osseuse.

Il serait à désirer que des travaux, comme celui que nous venons d'analy-

ser, fussent souvent entrepris, car ils rendraient de grands services aux cultivateurs.

L. DE VAUGELAS.

Revue d'Economie rurale.

#### Notes sur l'agriculture par un grognard incorrigible.

Nous recevons toutes les semaines un journal d'agriculture qui nous intéresse fortement. Son seul défaut c'est qu'il trouve des défauts partout. Comme en certaines choses il pourrait bien avoir raison, nous le citons laissant nos lecteurs libres de juger par eux mêmes de la justesse de ses appréciations.

#### LA CULTURE DU BLÉ.

“ Le blé est le plus souvent cultivé dans de déplorables conditions : mauvais labours qui sont rarement assez profonds, alors même que la terre végétale ne fait pas défaut ; terres empestées par les mauvaises herbes : les habitants des campagnes se décident difficilement à nettoyer le sol : ils ne veulent pas opérer un déchaumage, (labour mince dont le but est de détruire les mauvaises herbes,) après avoir fait les moissons ; ils ne sarclent jamais les blés au printemps, quoique les mauvaises herbes abondent ; ils ne réfléchissent pas que ces herbes graine avec abondance et qu'elles se renouvellent par conséquent dans de larges proportions. ”

#### LES ENGRAIS DE FERME.

“ Et puis il faut voir avec quelle parcimonie sont employés les engrais, et encore quels engrais ! Les cultivateurs transportent le plus souvent le fumier sur les terres quelque temps à l'avance, et avant de l'enterrer, ils le laissent en petits tas pendant 10, 12, 15, jours et même davantage ; que reste-t-il alors d'un fumier déjà pauvre. On ne reconnaît ainsi la force du fumier que sous les tas eux-mêmes, de telle sorte que la végétation est loin d'être uniforme. Dire d'ailleurs les quantités d'engrais qu'on laisse perdre par insouciance ! c'est déplorable. Les paysans sont le plus souvent fort économes, ils liardent (ménagent) dans les plus petites choses et ils ne s'aperçoivent pas qu'en perdant les fumiers, ils gaspillent tout à fait leur fortune, ils jettent leur bourse à l'eau ; nous pouvons même ajouter pire, car le fumier est un agent puissant de production et par conséquent il ne doit pas être considéré comme un capital mort, c'est au contraire le capital le plus actif de l'agriculture.

“ Le pays accroîtrait sa production agricole dans de très larges proportions si tous les engrais, de quelque source qu'ils viennent, étaient scrupu-

leusement recueillis par les habitants des campagnes. Les matières fécales (peu propres) seules utilement employées donneraient des résultats splendides. Que les cultivateurs soient donc un peu plus soucieux de leurs intérêts et certainement ils s'en trouveront bien sous tous les rapports. ”

MÉNAGER NOS FORÊTS. (*Ici voyez comme notre homme se fâche.*)

“ Le paysan est réfractaire à toutes les améliorations, toujours par la même cause : la routine, l'ignorance ; il n'a pas le courage de se rendre compte de la situation, et il ne veut rien entreprendre de nouveau, parce qu'il ne prévoit pas d'avance tous les avantages qu'il pourrait en retirer.

“ Bien des cultivateurs ont la fâcheuse habitude d'arracher les bois à tort et à travers, même ceux qui sont de la plus belle venue ; ils compliquent ainsi leurs cultures et éparpillent les forces dont ils disposent ; ils possèdent un capital fort réduit, les engrais sont rares, la main d'œuvre n'est pas abondante, et ils étendent encore le cercle de leur exploitation, alors qu'ils feraient bien mieux de le réduire et d'appliquer à quelques terres seulement leurs engrais et toutes leurs forces.

“ Les bois sont utiles à bien des points de vue ; ils améliorent le climat, ils entretiennent les pluies, ils constituent la salubrité dans de bonnes conditions, ils sont utiles à la consommation de chaque jour et ils se vendent assez avantageusement. Nous ne saurions donc trop engager les habitants des campagnes à ne pas trop arracher les bois, à s'occuper plutôt à améliorer la culture des terres qu'ils possèdent, à ne se livrer à de nouvelles entreprises que lorsque ces terres sont arrivées au plus haut degré de production et qu'elles peuvent être conduites suivant les règles de la culture améliorante.

#### AMÉLIORATION DES CHEMINS.

“ Nous avons aussi un grave reproche à faire aux habitants. Ces habitants ne font pas tout ce qu'ils peuvent, il s'en faut, pour améliorer leurs routes agricoles, et cependant c'est seulement ainsi qu'ils peuvent se livrer à des cultures économiques profitables.

“ Nous connaissons bien des paroisses dans les environs même des grandes villes où les chemins passables font presque complètement défaut. Il est souvent impossible d'arriver à une terre avec des voitures et des bestiaux. Quelques-uns de nos lecteurs doutent de notre assertion et cependant nous sommes entièrement dans la vérité. On ne veut rien faire dans ces paroisses et certains habitants marchandent même une journée de travail, ce qui est désolant. Mais malheureux que vous êtes, comment

voulez-vous cultiver fructueusement vos terres sans routes convenables ? Vous éréntez vos animaux, vous détraquez vos attrait d'agriculteurs, vous faites traîner par vos bêtes 200 lbs., là où elles pourraient en traîner, 1,500 ; en définitive, vos frais s'accroissent dans de larges proportions et les bénéfices se réduisent le plus souvent à zéro, c'est votre faute, votre grande faute, votre très-grande faute. Ne voyez-vous donc pas que 10 chelins dépensés pour améliorer vos chemins vous en rendent 50 et souvent même davantage ? Ne voyez-vous pas que les mauvaises routes amènent votre ruine et vous empêchent de vendre vos récoltes avec avantage. Qui voulez-vous qui se transporte dans un pays presque barbare ? Car croyez-le bien, les routes dans une localité sont l'indice le plus vrai et le plus accentué de la civilisation."

#### PROFIT DE LA CULTURE DES BETTERAVES.

"En supposant qu'un quart d'arpent bien préparé donne de 10 à 20 charges de cheval, le cultivateur obtiendra ainsi l'équivalent de 3 à 6 charges de bon foin environ, et certes la production d'une prairie d'égale contenance est bien éloignée de ce chiffre. Il est certain que les betteraves donnent un peu d'embarras pour le sarclage, le binage, l'éclaircissage, etc., mais il y a bien compensation par le résultat, les frais de culture sont d'ailleurs peu à charge aux cultivateurs, car ils donnent eux-mêmes les façons sans avoir recours à aucun ouvrier.

"Nous ne saurions donc trop engager les habitants des campagnes à cultiver la betterave sur la plus large échelle possible ; cette racine a fait la fortune agricole de toutes les localités où elle se trouve en grande abondance, pourvu qu'on la fasse manger par les animaux. Avec la betterave on diminue le prix de revient du blé, de la viande et de toutes les denrées provenant du sol."

Comme bonhomme *grogna*rd finit d'une manière aimable et nous donne à tous d'excellents conseils par donnons lui les vérités qui précèdent.

#### Conseil d'Agriculture de la Province de Québec.

##### RAPPORT OFFICIEL.

Montréal, 18 Novembre 1869.

#### Présents :

L'Hon. M. Dunkin, MM. H. G. Joly, Cochrane, Sommerville, Marsan, Massüe, Gaudet, Levesque, Ls. Beaubien, U. Archambault, Browning, Benoît, Revd. F. Pilote.

Le Secrétaire fait la lecture des procédés de la dernière assemblée qui sont approuvés et ratifiés par ce con-

seil. Lecture d'un télégramme de Mr. D. E. Price, motivant son absence.

En conséquence de l'absence de plusieurs membres détenus à bord du Vapeur venant de Québec, le Conseil s'ajourne à 7½ heures P. M.

Séance du soir, 7½ heures P. M.

#### Présents :

L'Honble. Commissaire d'Agriculture, Messrs. Joly, U. Archambault, Benoît, Beaubien, Sommerville, Gaudet, Browning, Levesque, Marsan, Massüe, Tassé et Pilote.

Mr. Ls. Beaubien secondé par Mr. U. Archambault propose que le Bureau du Conseil d'Agriculture et le local de Musée Agricole soient fixés d'une manière permanente à Montréal.

Mr. le Commissaire d'Agriculture demande que la considération de cette motion soit remise à l'assemblée régulière du mois de Février ce qui est accordé.

Lecture du Rapport de Mr. Benoît, Président du Comité chargé de visiter l'Ecole Vétérinaire fondée à Montréal par la Chambre d'Agriculture. Ce rapport est approuvé et on en recommande l'impression.

Mr. Pilote propose secondé par Mr. Marsan que le Président du Conseil d'Agriculture soit prié d'écrire à Mr. le Maître Général des Postes à Ottawa pour demander l'exemption des frais de ports sur les Journaux d'Agriculture publiés en cette Province. (accordé).

Mr. Beaubien secondé par Mr. U. Archambault propose que Mr. Browning soit ajouté au Comité pour bâtiments permanentes et terrain pour expositions à Montréal. (accordé).

Lecture du Rapport du Revd. Messire Tassé, Président du Comité d'Instruction Agricole et Direction des Sociétés d'Agriculture. Il est ordonné que ce rapport soit déposé sur la table et que la considération et la discussion en soient remis à demain à 9½ heures, A. M., heure à laquelle le Conseil s'ajourne.

Vendredi, 19 Novembre 1869.

Séance du matin, 9½ heures.

#### Présent :

L'hon. Commissaire d'Agriculture, Messrs Joly, Cochrane, U. Archambault, Levesque, Sommerville, Benoît, Gaudet, Massüe, Marsan, Browning, Beaubien, DeBlois, Pilote et Tassé.

Toute cette séance est employée à discuter le Rapport du Comité sur l'Instruction Agricole et à 1 heure P. M. Le conseil s'ajourne à 3 heures, P. M.

Séance de 3 heures P. M.

Les mêmes étant présents.

Résolu.—Que la considération de la requête présentée à la dernière sé-

ance par Mr. Gaudet, pour la Société d'Agriculture No. 1 du Comté de Nicolet, soit confiée au Comité nommé pour l'audition des comptes du Secrétaire-Trésorier.

Lecture d'une pétition présentée par Messrs Massüe et Benoît pour obtenir l'influence du Conseil d'Agriculture en faveur d'un emprunt du Gouvernement pour macadamiser les grandes routes.

Mr. Massüe secondé par Mr. Benoît propose que le Conseil d'Agriculture concourt dans les conclusions de la requête et s'engage à donner toute son influence auprès du Gouvernement, pour favoriser les chemins macadamisés, comme étant le meilleur encouragement pour l'avancement de l'Agriculture ; et demande à Mr. L. Beaubien, M. P. P. de vouloir bien être leur interprète auprès du Gouvernement.

(Adopté unanimement.)

Résolu.—Que "Les éléments de Botanique" par Mr. O. Brunet, soit recommandé par le Conseil d'Agriculture, comme livre très utile aux Ecoles d'Agriculture, ainsi qu'aux cultivateurs et horticulteurs.

La motion de l'Hon. L. Archambault secondé par l'Honble. U. Archambault il est résolu : De prendre en considération cette partie du rapport du Comité de direction des Sociétés d'Agriculture qui a trait aux conditions imposées pour les fermes les mieux tenues. Après discussion sur chacune de ces conditions, cette partie du dit rapport est, modifiée sur quelques points et adoptée comme suit :

10. Ne pourront être mises au concours que les terres d'au moins 60 arpents.

20. La ferme sera divisée par des clôtures en autant de parties qu'il y a de soles, et chacune ou du moins la plupart communiqueront aux étables par une allée ou autrement pour le passage des animaux. Les parties en bois n'entreront pas dans le cadre des divisions.

30. Clôtures en bon ordre.

40. Point de roches ou de mauvaises herbes dans les champs. Les mauvaises herbes le long des clôtures seront coupées.

50. Fossés et rigoles en bon ordre.

60. Assolement de six à dix ans.

70. Bétail proportionné à l'étendue de la ferme et bien tenu : au moins une tête de gros bétail par chaque quatre arpents, quatre moutons comptant pour une tête de gros bétail.

80. Bons pâturages, succédant dans l'assolement aux prairies.

90. Bonnes et grandes prairies : pacages et prairies devront former au moins la moitié de la ferme en culture.

10. Une des divisions de la ferme, un dixième ou plus, suivant le mode d'assolement, sera en légumes, moi-

tié ou plus en légumes à racines et le reste en légumes à gousses.

11o. Etables, porcherie, laiterie, grange, bergerie, cours, instruments aratoires commodes, en bon ordre et améliorés.

12. Chaque partie de la ferme sera en bon état de production.

13o. Celui qui aura eu le premier prix pour la tenue de sa terre, ne pourra plus concourir que dans une classe supérieure ou dans un concours ouvert à plusieurs comtés, pour ceux qui auraient été primés dans leurs propres comtés.

La première condition, terre d'au moins 60 arpents, tendra à empêcher le morcellement de la propriété.

14 Dans les comtés près des villes où se cultivent les légumes et le foin sur une grande échelle, ces conditions pourront être modifiées par les directeurs.

15. A chacune des conditions 2e, 3e, 4e, 5e, 6e, 7e, 8e, 9e, 10e, 11e des fermes bien tenues, mentionnées ci-dessus, les juges alloueront, pour motiver leur jugement, dix points; et en faisant l'examen d'une ferme, ils retrancheront une partie ou la totalité des dix points, suivant que la condition sera plus ou moins ou point du tout remplie.

16. Quant à la 12e, ils alloueront à chaque partie de la rotation (à chaque sole) un nombre égal de points, de manière à former toujours, quelque soit le mode d'assolement, le nombre de 50; et ils conserveront ou diviseront le nombre de points attribués à chaque sole, suivant l'état de production.

17. Les prix pour les fermes les mieux tenues seront comme suit : 1er 50 dollars; 2e, 40; 3e, 30; 4e, 20; 5e, 10."

Le secrétaire reçoit instruction d'en transmettre copie aux Sociétés d'Agriculture en requérant celles qui se croiraient lésées par ces conditions de faire connaître par écrit adressé au secrétaire les objections qu'elles pourraient avoir et indiquer celles qui leur conviendraient le mieux; ces écrits devant être transmis à ce bureau, le ou avant le 15 janvier prochain.

M. Browning, secondé par M. Marsan, propose: "Que le secrétaire reçoive instruction d'adresser à toutes les Sociétés d'Agriculture de cette Province, une circulaire les invitant de transmettre au Bureau de ce Conseil, à Montréal, le ou avant le 15 janvier prochain, copie de tous les règlements pour la régie intérieure de leurs Sociétés d'Agriculture de comté, conformément à l'acte d'agriculture clause 36, sect. 4, et que MM. Tassé, Massue, Benoit, Sommerville et le moteur forment un comité pour examiner ces règlements et en faire rapport au Conseil d'Agriculture à son assemblée trimestrielle du mois de fé-

vrier prochain. Le quorum sera composé de trois." (Adopté unanimement.)

M. Tassé, secondé par M. L. Beauvillain, fait motion: "Que cette partie du Rapport du Comité d'Instruction Agricole qui recommande à ce Conseil de prendre les mesures nécessaires pour donner à nos compatriotes d'origine anglaise les moyens de procurer à leurs jeunes gens l'éducation agricole, soit maintenant adoptée." Adoptée unanimement.

Vu l'importance du rapport du comité d'instruction agricole et l'impossibilité de le discuter d'une manière convenable pendant cette session, le Conseil décide de remettre cette discussion à la prochaine assemblée et le Conseil s'ajourne.

(Par ordre.)

GEORGE LECLÈRE,  
Secrétaire du Conseil d'Agriculture P. Q.

## LA SEMAINE AGRICOLE

ORGANE DES CULTIVATEURS.

MONTREAL, 25 NOVEMBRE 1869.

### Le déboisement.

Nous remettons à la semaine prochaine beaucoup de matières intéressantes, entr'autres le rapport d'une visite à la ferme Logan, par notre Correspondant spécial, pour faire place à l'important rapport du Comité de l'Assemblée Législative de Québec sur les incendies dans les forêts, le déboisement et le reboisement. Ce sujet est à notre avis, un des plus importants qui puisse occuper notre Législature. En effet les questions de construction, de climature, d'inondations, de combustible, toutes d'une importance majeure ne peuvent s'en détacher.

Il ne faut pas oublier non plus, et le Comité qui ne manquera pas de compléter un travail déjà si utile, nous permettra cette suggestion, il ne faut pas oublier disons nous que pour conserver les oiseaux indispensables aux cultivateurs il faut absolument reboiser une partie de nos anciennes paroisses si nous ne voulons pas avoir à compter comme en France sur des années de disette presque complète causée par les pucerons, les vers, les chenilles et tous les innombrables insectes qui endommagent et quelquefois même détruisent complètement nos récoltes.

Les moyens proposés par Mr. le Dr. Fortin nous semblent des plus pratiques. En effet pourquoi des primes ne seraient-elles pas données par nos Sociétés d'Agriculture pour les meilleures et les plus utiles plantations dans chaque paroisse.

La nécessité de faire immédiatement des réserves dans les Cantons

non concédés et de forcer de plus les nouveaux colons à conserver sur leurs terres une certaine étendue de forêt nous paraît incontestable.

### Formation de Clubs Agricoles.

Dans une correspondance intitulée: *L'Agriculture dans la Province de Québec*, qui parut dans le *Nouveau Monde* il y a quelques semaines, nous suggérons aux principaux cultivateurs dans chaque paroisse d'employer de temps à autre une veillée d'hiver, à discuter des questions agricoles d'un intérêt commun pour la paroisse. Nous demandions aux curés de bien vouloir encourager ces réunions, espèce de clubs agricoles, qui ne pourraient manquer d'obtenir avant longtemps les meilleurs résultats.

C'est une des bonnes habitudes de nos Canadiens de se voisiner pendant l'hiver. Pourquoi ces visites, toujours agréables, n'auraient-elles pas en même temps un but utile? Pourquoi, une fois par semaine ou une fois par quinze jours, d'anciens amis ne se réuniraient-ils pas, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, pour discuter des questions d'un intérêt commun. Ne pourrait-on pas trouver dans son journal agricole bien des matières pour ces discussions? Ne serait-ce pas en effet la meilleure manière de tirer partie de son journal que d'étudier ensemble les questions nouvelles, en discuter charitablement le programme, et puis établir quels sont les articles appropriés aux besoins de la localité? On pourrait s'entendre sur l'action à prendre pour faire réussir davantage la société d'agriculture du Comté, et sur combien d'autres questions encore dont la discussion ne manquerait pas de tourner au profit de chacun des membres, en même temps que l'on contribuerait au progrès de l'agriculture dans la localité.

Si ce que nous proposons est une innovation, elle est certainement très faible puisqu'on ne ferait que donner une direction utile à des visites d'amitié qui se font tous les jours. Qui sait si, à la suite de ces réunions, le plus patriote des assistants ne se ferait pas un devoir d'envoyer des notes à son journal d'agriculture sur les discussions qui ont pu se faire et qui sont d'un intérêt général? Qu'on se rappelle que cela demande bien peu de temps. Que le style n'y est pour rien, puisque les rédacteurs de journaux sont toujours désireux de se procurer des renseignements qu'ils se chargent de rédiger au besoin.

La suggestion que nous faisons ne serait nouvelle tout au plus que pour cette Province, puisque ces clubs agricoles existent dans bien des parties de celle d'Ontario et surtout dans les Etats-Unis. Partout où l'on y a mis un peu de persévérance et de bonne

volonté, les avantages qu'on en a retirés ont été des mieux appréciés par les membres eux-mêmes et par les lecteurs des journaux agricoles, toujours avides d'obtenir sur bien des sujets, l'opinion d'hommes de jugement qui parlent d'après une longue expérience et après discussions.

Nous espérons en avoir dit assez pour attirer l'attention des personnes bien disposées sur les avantages que ces réunions assureraient. Il ne nous reste plus qu'à faire appel aux hommes les plus dévoués à la cause agricole, les priant de vouloir bien donner l'exemple. Pour notre part, nous serons heureux d'envoyer un beau volume sur l'agriculture à la personne qui aura organisé d'une manière régulière le premier de ces clubs, et qui nous donnera des notes sur les procédés de la première assemblée.

#### Communications avec le Saguenay.

Le *Mercury* de Québec, demande quand s'achèvera le chemin d'hiver entre Québec et le Lac St. Jean. Il montre l'avantage qu'en retireraient les commerçants et les citoyens généralement par l'abondance de produits qu'apporterait une population agricole de 20,000 âmes.

La question de communications faciles pour cette partie du pays est de trop d'importance pour que nos hommes publics n'y donnent pas leur attention immédiate. Il est certain que les Honorables MM. Archambault et Ouimet n'ont pas été visiter les lieux sans s'être convaincus des besoins de notre colonie du Saguenay, et que tout ce qui peut être fait par notre gouvernement pour lui rendre justice entrera dans le programme de la session qui vient de s'ouvrir à Québec.

#### Moutons Mérinos.

Nous avons reçu les échantillons que Mr. le Curé de Ste Julie de Sommerset a bien voulu nous envoyer. Cette laine est magnifique.

Pour ceux qui tiennent à des produits plus fins et plus beaux (et quelle est la famille à l'aise qui ne les préférera pas ?) ces croisements deviennent indispensables au moins pour une partie du troupeau, surtout par ceux qui peuvent facilement faire carder et filer leur laine à Sherbrooke. Que ceux qui veulent se procurer des reproducteurs se hâtent donc de s'adresser au Revd. Messire Martel.

Ce Monsieur voudra bien nous permettre de le féliciter des efforts qu'il fait pour améliorer l'agriculture dans sa localité. Nous espérons que tous les Cures et les Revd. MM. qui dirigent nos maisons d'éducation et qui ont quelque aptitude pour l'agricul-

ture ou l'horticulture se feront un devoir d'y donner leurs loisirs, puisque leur position leur permet de faire tant de bien. Inutile d'ajouter que les correspondances, notes, etc. qu'ils voudraient bien nous envoyer seront reçues avec reconnaissance.

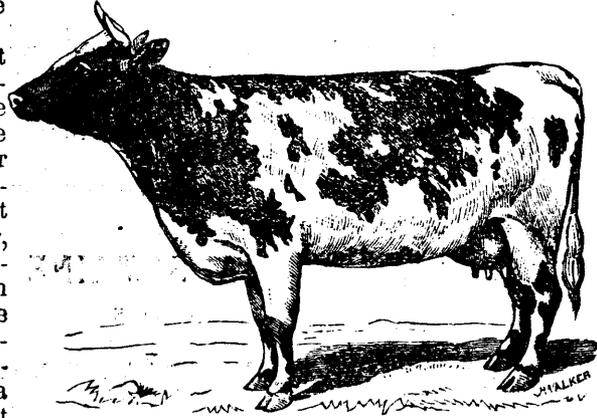
#### Race Ayrshire.

La gravure que nous donnons représente une bien belle vache de cette race importée par Mr. Irving, de la Ferme Logan, un des éleveurs les plus renommés du Canada et même de l'Amérique.

Cette race est ordinairement de belle forme, facile à engraisser et se distingue, ou doit se distinguer, par une grande production de lait : elle est de beaucoup plus petite que la Durham, et d'autant moins difficile à entretenir.

Comme toutes les autres races améliorées, les *Ayrshires* sont le résultat de croisements judicieux, joints aux meilleurs soins, en vue principalement de la production du lait. Si ces bons soins viennent à manquer, ces animaux améliorés dépérissent beaucoup plus vite que nos races indigènes des *Ayrshires*. Il serait donc plus qu'inutile d'espérer des produits avantageux, même par le croisement, sans donner en même temps une nourriture abondante et cette attention constante qui seules assurent le succès.

Nous avons dans cette Province plusieurs agronomes qui depuis longtemps font une spécialité de l'élevage des *Ayrshires* ; il se passe rarement d'année sans qu'ils en importent plusieurs, tant mâles que femelles, pour améliorer leurs troupeaux. Cependant, à notre avis, on commet trop souvent l'erreur de s'attacher avec excès à la beauté des formes, au détriment de la production du lait, qui est sans aucun doute le caractère distinctif de cette race. Les acheteurs doivent donc user de prudence et s'assurer parfaitement des qualités des individus qu'ils recherchent et de celles de leurs progéniteurs, avant de conclure leurs marchés. On a trouvé qu'ordinairement, le second et le troisième croisements de nos vaches canadiennes et d'un mâle pure race, sont plus profitables dans ce pays que la vache *Ayrshire* pure. On se rappellera cependant que ce résultat ne s'obtient qu'à la suite des meilleurs soins.



VACHE AYRSHIRE PUR SANG

appartenant à Thomas Irving, Ferme Logan.

#### Les pois labourés en vert.

Un correspondant du *New-Yorker* recommande de semer des pois au lieu de sarrasin pour labourer en vert comme amendement. Les lentilles noires ou blanches n'offrent-elles pas le même avantage ? *ED S. A.*) Il dit que les pois sont tellement supérieurs pour cela qu'il préférerait les payer \$3 le minot que de semer du sarrasin, quand même on le lui donnerait pour rien.

Il est certain que dans les terres épuisées par de nombreuses récoltes grain sur grain, les cultivateurs gagneraient

à semer ainsi tous les ans deux ou trois pièces qu'ils laboureraient en vert. En servant de plâtre pour activer la végétation et augmenter les produits, il serait facile de labourer ainsi deux récoltes dans la même saison. L'année suivante ces pièces

donneraient des produits qui les dédommageraient complètement de la perte d'une année. De plus, si l'on ensemençait ces terres de mil et de trèfle après la jachère, on s'assurerait une prairie excellente et durable.

C'est probablement le seul moyen à la portée de nos cultivateurs d'améliorer rapidement leurs terres épuisées ; aussi nous ne pouvons trop en recommander l'essai. Il nous semble que les sociétés d'agriculture et même le conseil agricole rendraient de grands services en offrant des primes assez considérables pour la jachère la mieux faite dans chaque paroisse. Qu'en disent nos lecteurs ?

#### Conservez vos engrais !

L'Instruction à tirer de l'intéressante lecture sur "La Machine Humaine" que nous reproduisons aujourd'hui, c'est que le cultivateur ne doit jamais laisser perdre la moindre matière fertilisante, et surtout celles qui proviennent de la décomposition animale. Combien d'animaux morts par maladie ou accident sont entièrement perdus pour la fertilisation de la terre, et restent exposés quelquefois dans les champs et même les chemins, qui, s'ils étaient enterrés dans une fosse peu profonde et couverte de terre riche, fourniraient après quelques mois le plus puissant engrais. Si le cultivateur veut s'enrichir il lui faut donner à la terre les engrais qu'il est pos-

sible de se procurer sans de trop grandes dépenses, et il importe surtout de ne laisser perdre aucune particule de ceux qu'il possède.

**L'avoine de la Norvège.**

Nos lecteurs ne manqueront pas d'apprécier l'importante correspondance du Dr. Génand sur l'avoine de Norvège, et surtout son offre par trop généreuse. Aussi, si nous ne craignons point d'abuser de sa bonne volonté, nous en demanderions une petite quantité pour en faire l'essai au printemps. Une chose qui ne manquera pas de frapper le lecteur, c'est l'immense différence entre l'avoine semée par rang et celle semée à la volée. La première offre une économie de 3/4 de semence et donne plus de produit !

C'est d'ailleurs un fait bien reconnu que les semences de grains par sillons, surtout pour les blés, offrent des avantages qui compensent bien au-delà des frais additionnels qu'ils occasionnent. Qui répétera ces essais ? L'obligeance du Dr. Génand nous donne l'occasion de le prier de bien vouloir faire connaître de nouveau au public, dans la *Semaine*, tout ce qui serattache à la culture du tabac en ce pays.

**Un poulain précieux.**

Nous voyons par les journaux du Haut-Canada que Mr. A. Bell, de Huntingdon, vient d'acheter un beau poulain pur sang de deux ans pour lequel il a payé \$850. Le Comté de Huntingdon possède déjà de magnifiques étalons et se distingue parmi tous les autres par les progrès marqués que ses agronomes font faire à l'agriculture.

Le *Journal d'agriculture* mentionne un achat plus précieux encore qu'auraient fait le Dr. Têtu et M. V. Taché. Cet étalon qui coûte \$1200 aurait été choisi à l'exposition de London, Ontario. Nous ne pouvons trop louer ces efforts faits dans la bonne voie.

**La tourbe comme combustible.**

La Cie. qui exploite la tourbe de St. Hubert vient de faire l'importante vente de 6,000 tonnes de tourbe à la Cie. du Grand-Tronc, au prix de trois piastres la tonne.

On nous informe que cette Cie. donne à sa tourbe la forme des morceaux de bois sciés ce qui permet aux cultivateurs de l'employer dans leurs poêles ordinaires. Cet avantage joint au grand marché, et à l'économie certaine de l'usage de la tourbe, offre déjà au public un gain considérable sur les combustibles maintenant en usage. La seule difficulté c'est que ces Cies.

ne sont pas encore assez nombreuses pour suppléer à l'immense demande qui augmente tous les jours. Avis aux capitalistes et aux propriétaires de tourbières !

**Cultivateurs de Chambly, attention !**

L'assemblée pour la réorganisation de la Société d'Agriculture du Comté de Chambly, aura lieu le 13 de Décembre. Que les cultivateurs de ce Comté s'empressent de se rendre à cette importante réunion dans laquelle seront discutées les questions les plus intéressantes de l'Agriculture.

**Bonne Recolte.**

Mr. S. R. Whitman, de St. Armand, a récolté cette année 109 minots de beau blé sur une pièce d'à-peu-près trois arpents et demi. Qui le surpasse ?

**La Semaine Agricole.**

Entr'autres éloges décernés par la presse à *La Semaine Agricole*, on lit ce qui suit dans le *Pionnier de Sherbrooke* :

" *La Semaine Agricole*.—Tel est le titre du nouveau journal d'agriculture, publié à Montréal, par MM. Duvernay, Frères. Le premier numéro, que nous avons devant nous, nous fait croire que c'est le meilleur et le plus intéressant journal agricole qui ait encore été publié en Canada. Il contient beaucoup de matières et toutes sont intéressantes. Le choix en est varié et le ton bien adapté à la classe pour laquelle il est spécialement fondé, les cultivateurs. Nous invitons tous nos lecteurs de la campagne à s'y abonner. Ils y trouveront une foule de renseignements utiles, dont la lecture leur sera aussi agréable qu'instructive. Nos meilleures félicitations à notre vaillant confrère pour cette œuvre patriotique et nos meilleurs souhaits pour le plein succès et la longue existence de l'intéressante *Semaine Agricole*.

**L'ART VÉTÉRINAIRE.**

**DE L'ÂGE DU CHEVAL.**

Les dents du cheval sont au nombre de trente-six à quarante-quatre, savoir : douze incisives, quatre angulaires ou crochets, et vingt-quatre molaires. Les dents de devant ou incisives sont au nombre de douze, six à la mâchoire supérieure, et six à la mâchoire inférieure. On les distingue en dents caduques, et dents de remplacement.

Les *dents machelières* sont au nombre de vingt-quatre, douze en dessous et douze en dessus, en quatre rangées. Les chevaux ont de plus, quatre canines appelées *crochets*, qui manquent aux juments. Entre les dents de devant et les machelières, les os de la mâchoire inférieure ne sont recouverts que par une chair vermeille. Ce sont sur ces espaces vides, appelés *barres*, que le porte mors.

Peu de temps après sa naissance, il vient au poulain douze dents de lait qui sont courtes et

blanches, les pincés sortent de 6 à 8 jours : les moyennes de 30 à 40 jours, les coins de 6 à 10 mois. Il garde ces dents jusqu'à trente mois.

A deux ans et demi ou trois ans, il tombe deux dents du milieu de chaque mâchoire. En quinze jours il en revient d'autres à leur place, moins blanches, plus fortes, creuses et noires au milieu ; on les nomme *pincés*.

A trois ans et demi, les deux dents de lait qui sont à côté des deux pincés de chaque mâchoire, et qui se nomment les *mitoyennes*, tombent, et quinze jours après, il en vient d'autres de la consistance des pincés. Alors le cheval a encore quatre dents de lait, deux en haut et deux en bas ; le creux de la pince est à demi-usé. A cet âge paraissent les crochets d'en bas, — à quatre ans et demi les deux dernières dents de lait, qui se nomment les *coins*, parce qu'elles terminent de chaque côté les dents de devant, tombent, et il en vient d'autres à leur place qui sont creuses et noires. Avant cinq ans, les coins ne dépassent pas les gencives.

A cinq ans, un cheval a donc toutes ses dents incisives d'adulte. Les coins sont de niveau avec les mitoyennes. Le bord antérieur des mitoyennes est légèrement usé. Les pincés sont presque totalement rasés.



*Mâchoire d'un cheval de cinq ans.*

A cinq ans et demi, les coins, toujours creux, sont sortis de quatre millimètres ; (un peu moins de deux lignes) ; de cinq ans et demi à six ans, il se montrent de la hauteur de quinze millimètres et ne représentent plus qu'un petit creux noir.

Il est nécessaire d'expliquer ici ce qu'on entend par le rasement d'une dent.

Les incisives de remplacement présentent la forme d'un cône renversé et un peu aplati ; l'extrémité de leur partie libre, c'est-à-dire celle par où elles se mettent en contact, offre un creux plus ou moins profond selon l'âge. Cette cavité est circonscrite par bords tranchants du cornet dentaire extérieur, et par ceux du cornet dentaire intérieur.

Cette cavité se remplit d'une matière noire, nommée *germe de fève*. A mesure que l'animal acquiert de l'âge, les bords supérieurs s'usent, et lorsqu'ils sont de niveau, la partie supérieure de la dent prend le nom de *table dentaire*. La tache noire s'efface, et les creux se remplissent, c'est ce que l'on appelle *rasement de la dent*.

A six ans, les bords antérieurs des coins sont nivelés ; les moyennes presque entièrement rasées, et les pincés, qui ont acquis toute leur longueur, le sont complètement.

A sept ans, rasement complet des moyennes et des pincés. Les coins présentent une échancrure au bord supérieur, le creux est peu apparent.



*Mâchoire d'un cheval de huit ans.*

A huit ans, le creux, ainsi que la marque noire, aura disparu. On dit alors que le cheval a *rasé*. Les dents sont devenues ovales, et la cavité est remplacée par le cul-de-sac du cornet dentaire intérieur.

A neuf ans, la table des pinces inférieures commence à s'arrondir. La forme ovale des mitoyennes et des coins tend à se rapprocher de la forme arrondie.

A dix ans, arrondissement des mitoyennes, le bord du cornet intérieur se rapproche du bord supérieur externe de la dent. On commence à voir l'étoile radicale (1) et le cul-de-sac du cornet externe.

A onze ans, arrondissement des coins.

A douze ans, toutes les incisives sont arrondies dans la mâchoire inférieure. L'émail central a disparu. Il persiste encore dans la mâchoire supérieure (2).

A treize ans, les pinces commencent à se rapprocher de la forme triangulaire. L'émail central a disparu dans les coins de la mâchoire supérieure.

A quatorze ans, la forme triangulaire est bien prononcée dans les pinces et commence dans les mitoyennes.

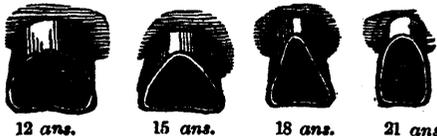
A quinze ans, les mitoyennes sont devenues triangulaires.

A seize ans, toutes les dents de la mâchoire inférieure sont triangulaires.

A dix-sept ans, les dents présentent la forme d'un triangle équilatéral, c'est-à-dire que leurs trois côtés sont d'une longueur égale.

A dix-huit ans, le triangle se rétrécit et sa hauteur augmente dans les pinces.

De dix-neuf à vingt-et-un ans, les dents des côtés s'aplatissent successivement, à commencer par les pinces, et affectent la forme indiquée ci-dessous pour ces âges.



12 ans. 15 ans. 18 ans. 21 ans

Outre les moyens que nous venons de développer pour juger de l'âge des chevaux par la forme successive de leurs dents, on peut aussi l'apprécier par les crochets qui grandissent, s'émousent, s'arrondissent et se couvrent de tartre à mesure qu'ils vieillissent. Dans la vieillesse, ils paraissent jaunes et usés. Dans l'extrême vieillesse, les pinces se déchaussent et s'avancent comme pour sortir de la bouche: les gencives sont décharnées et les lèvres pendantes.

On nomme *bégus* les chevaux qui ne rasent jamais, ce que l'on attribue à la dureté de l'émail de leur dents. Les *faux bégus* sont ceux où le cul-de-sac du cornet persiste encore, quoiqu'il eût dû disparaître. Le seul moyen de connaître à peu près l'âge de ces chevaux est d'examiner la longueur, la forme de leurs dents. Si elles ont plus de 16 millimètres (sept lignes) de longueur à partir de la gencive, ce qui est la longueur normale de la partie libre des dents, on doit augmenter, suivant M. H. Bouley, l'âge que le cheval annonce par l'inspection de ses dents, à raison d'une année par ligne d'excédant; car il est reconnu que les dents du cheval s'usent de cette quantité par an.—

*Extraits du Vétérinaire Pratique.*

(1) L'étoile dentaire ou radicale, est une tache blanche formée par le fond du cornet dentaire interne, lorsque l'usure de la dent est arrivée jusqu'à ce point.

(2) Le cornet extérieur des incisives de la mâchoire supérieure étant plus profond qu'à la mâchoire inférieure, elle rasant moins vite.

## COLONISATION.

*Rapport du comité spécial sur les incendies dans les forêts, le déboisement et le reboisement.*

Votre Comité auquel a été référée la correspondance et les autres documents se rapportant aux incendies qui ont eu lieu sur la côte nord du fleuve

St. Laurent, et dans le District de Gaspé en 1867 et 1868 et auquel ont été conférés les Pouvoirs de s'enquérir de tout ce qui se rapporte aux incendies qui peuvent avoir lieu dans aucune partie de ce pays, et aussi de toutes les questions qui ont trait au déboisement et au reboisement, s'est mis promptement à l'œuvre.

Votre Comité pour s'acquitter à la satisfaction de votre Honorable Chambre de la mission qui lui était confiée, a cru qu'il devait rechercher le nombre et l'étendue des incendies qui ont dévasté nos forêts, de constater leurs effets désastreux sur le bien-être des populations, sur le commerce du bois et des fourrures, sur les industries qui tirent de la forêt leur matière première et sur l'économie rurale.

Votre Comité a fait comparaître devant lui des fonctionnaires du Gouvernement attachés au service des bois et forêts; des industriels recommandables par leurs lumières et leur expérience et des personnes qui ont fait une étude spéciale de la question du déboisement. Il attire l'attention de votre Honorable Chambre sur leurs témoignages qui accompagnent le présent rapport, témoignages d'après lesquels sont basés les faits que votre Comité énonce et les recommandations qu'il soumet.

Ces témoignages établissent d'une manière malheureusement trop évidente que depuis les régions arides du nord, les forêts du Saguenay, du St. Maurice, de la Mantawa et de l'Ottawa sur la rive gauche du St. Laurent, et les forêts de la Gaspésie et des Cantons de l'Est, sur la rive droite du même fleuve, jusqu'aux frontières de la Province, ont été visitées par des incendies qui ont causé des pertes incalculables à l'Etat et aux particuliers, et cela est arrivé le plus souvent par suite de la négligence coupable et quelque fois la malveillance des personnes et du défaut de législation à cet égard.

Il est un fait bien constaté et que votre comité désire signaler d'une manière spéciale, c'est que les Défricheurs, les Employés de bois, les Chasseurs, les Pêcheurs, et autres personnes, détruisent ainsi plus de produits forestiers que les besoins de consommation de tout genre en enlèvent; il s'ensuit donc que l'atteinte portée à la richesse publique est de nature à alarmer sérieusement les amis du pays.

C'est principalement contre des délits de négligence que la loi aurait à sévir si elle existait. La négligence ne saurait persister à se produire si une pénalité était attachée à ces délits.

Le défrichement se pratique en Canada en abattant les arbres et en les brûlant sur place, c'est-à-dire au milieu ou sur la lisière de la forêt. Il

n'entre pas dans l'idée de votre Comité d'entraver ce système puisque d'autres moyens ne se présentent pas d'opérer le défrichement; mais votre Comité, éclairé par les témoignages nombreux et positifs ci-annexés, en est venu à la conclusion qu'à l'époque de la fin des semences devraient cesser les feux de défrichement pour ne recommencer qu'à l'automne. Du 20 juin au 15 Septembre ces feux se propageant à la faveur de la sécheresse; c'est la période annuelle de leur plus grand développement, et votre Comité ne croit pas qu'en prohibant la pratique d'allumer ces feux, l'on nuise aux progrès du défrichement. D'ailleurs, en résulterait-il de la gêne pour quelques personnes, la perte incalculable des bois et des moissons que ces feux occasionnent alors serait plus que suffisante pour motiver la défense de les allumer.

Il est constaté que les partis de pêche et de chasse et généralement les personnes qui voyagent dans les forêts allument des feux, soit pour se chauffer ou se garantir des moustiques, et ces feux sont très souvent la cause des incendies dans les forêts. Il est plus facile de signaler ces accidents que de les contrôler, toutefois votre Comité recommande de prescrire la manière de préparer ces feux de campement et l'obligation de les éteindre avant de les quitter; il devrait être de rigueur de déblayer le terrain où l'on installe ces feux ou de choisir les endroits rocheux ou sablonneux, afin de prévenir l'extension du feu dans la forêt. Ces mesures de précaution ne seraient point négligées si la loi imposait une pénalité sévère aux contrevenants. La police des bois est moins difficile qu'on pourrait le croire, parcequ'il est assez aisé de signaler les personnes qui traversent les forêts et qui se rencontrent avec d'autres personnes au point des repères habituels.

Les incendies du Grand Wash-shoe sont dus, comme ceux de Mingan, à l'imprévoyance et à la négligence de partis de touristes que l'on peut nommer. Dans bien des cas le feu est mis par plaisir.

Votre Comité ayant aussi à s'enquérir de toutes les questions qui se rapportent au déboisement et au reboisement, a obtenu de Joseph Bouchette, Ecuyer, Arpenteur Provincial, un état officiel de l'étendue totale du pays et des superficies arables et forestières. Si l'on compare les surfaces déboisées de notre pays avec ce qui a été fait en Europe, nous verrons dans plusieurs territoires, surtout dans la vallée du St. Laurent, que le déboisement s'est exercé outre mesure: comme terme de comparaison, votre Comité citera les chiffres suivants relatifs aux superficies totales et forestières de l'Europe.

PAYS.	Sup. tot. acres.	Sup. forest. acres.
France.....	132,569,727	23,000,000
Prusse.....	70,048,500	16,364,825
Bavière.....	19,088,500	7,189,283
Italie.....	64,830,077	10,551,948
Autriche avant 1859	166,807,518	44,166,647

L'on voit que la superficie forestière de l'Autriche, où l'exploitation des bois se fait depuis bien des siècles, se trouve près de la moitié aussi grande que la superficie forestière de notre Province, laquelle est encore de cent millions d'acre.

Votre Comité désire aussi attirer l'attention de Votre Honorable Chambre sur le témoignage de Mr. Chinn, Surintendant en chef des mesureurs de bois du Port de Québec, constatant la disparition entière dans notre Province de nos forêts de chêne, d'orme, de noyer tendre et dur. Outre que plusieurs de nos industries tirent maintenant ces bois de la Province d'Ontario, la construction navale se trouve aussi privée de bois de service indispensables.

Les inconvénients suivants résultent du déboisement inconsidéré : les dérangements dans le niveau des cours d'eau, les inondations, la privation d'ombrages pour les animaux dans les champs, la sécheresse qui attaque les moissons, le manque de protection contre les vents qui affectent les moissons ; l'éloignement du bois de chauffage, et la destruction des érablières. L'urgence d'un régime forestier est manifeste. La nécessité de prévenir les incendies appelle des lois protectrices, et les inconvénients déjà graves suscités par la disparition totale de la forêt en certaines localités demandent que l'on encourage le reboisement. Les règlements que l'on établirait à cet égard, entreraient dans les attributions des Agents actuels des Terres de la Couronne et des bois et forêts.

Parmi les moyens employés pour reboiser les parties du pays où l'imprudence a détruit les arbres, ceux qui suivent sont les plus recommandables aux yeux de votre Comité : *encourager par des primes* qui seraient distribuées par les Sociétés d'Agriculture, *les plantations d'arbres forestiers*, surtout des meilleures espèces ; sur les propriétés particulières où elles peuvent être utiles ; établir dans les Ecoles Normales ou dans les Ecoles d'Agriculture un cours d'enseignement forestier, et si le Gouvernement se décide, comme nous l'espérons, à entrer dans ces vues l'on pourra *joindre aux écoles des pépinières* où des cultivateurs pourront se procurer de jeunes arbres des meilleures espèces à des prix modérés.

Quant aux parties du pays qui restent boisées, votre Comité pense que le Gouvernement pourrait faire des réserves pour l'utilité publique et peut-être obliger les nouveaux colons à conserver sur leurs terres une certaine étendue de forêts.

Votre Comité a fait toute la diligence possible pour étudier la question des incendies dans les bois et de la destruction des forêts en général, mais le manque de temps ne lui a pas permis d'examiner en détail plusieurs points importants qui seraient du ressort de la Législature et que, peut-être Votre Honorable Chambre voudra soumettre à un Comité à la session prochaine.

Le tout respectueusement soumis.

P. FORTIN,  
Président.

## RECETTES UTILES.

**BONNE MANIÈRE DE MESURER LE PIED POUR CHAUSSONS.**—Fermez le poing ; la mesure du tour des jointures donne la longueur du pied.

**POUR ADOUCIR LES FERS.**—Si vos fers à repasser sont rudes, frottez-les avec du sel fin ; vous les adoucirez parfaitement.

**EMPÊCHER LES PENTURES DES PORTES DE CRIER.**—Rien n'est plus agaçant pour les nerfs d'un malade que d'entendre crier les portes qui s'ouvrent ou se ferment. En frottant les pentures avec un peu de savon on obvie à cet inconvénient.—Une petite cuillère d'huile et une plume d'oie suffiraient pour toutes les portes d'une grande maison.

**ADOUCCIR L'EAU DE PUIITS.**—Un fort lessivage adoucit l'eau la plus dure et la rend semblable à l'eau de pluie.

**REMÈDES CONTRE LES PANARIS.**—Le panaris est un mal souvent très-grave, qui se manifeste aux doigts des mains, surtout à la suite de coups et de blessures. Voici un remède dont l'expérience a constaté l'infailibilité :

Verser de l'extrait liquide de nitrate de plomb dans une chopine d'eau tiède, jusqu'à ce que l'eau ait la couleur du lait. Avec cette eau blanche former un cataplasme avec la mie de pain. Mettre soir et matin un cataplasme à chaud ainsi préparé sur le panaris, se baigner le doigt dans l'eau blanche, et, en cas d'enflure, dans une décoction d'eau émoulliente quelconque. En agissant ainsi on est assuré d'une prompte guérison. Il faut impérieusement enlever les peaux mortes et percer le mal venu à maturité, ce qui s'aperçoit facilement.

## COIN DU FEU.

### La Machine Humaine.

*La machine usée.—Les restes de l'homme.—Ce qu'ils deviennent.—Éternité de la matière.—Après la mort.*

Je vous ai décrit, dans mes précédents entretiens, l'homme vivant, et fonctionnant comme une machine aux

rouages multiples et compliqués ; je vous l'ai d'abord montré dans son état normal et physiologique, puis je vous l'ai fait voir en proie à la souffrance et à la maladie ; il ne me reste donc plus qu'à vous dire ce qu'il devient quand la mort l'a condamné au repos absolu.

—Oh ! oh ! s'écria M. Bardane en entendant ces paroles, vous touchez à un problème délicat, monsieur le docteur, et vous allez faire crier bien des gens !...

—Soyez tranquille, mon brave ami, nous n'entrerons pas plus aujourd'hui qu'hier dans le domaine de la métaphysique ; et comme ce n'est guère hors de ce terrain-là que prospèrent les discussions et les disputes, nous ne serons point déchirés par ces ronces épineuses.

Ne nous occupons que de l'homme machine, celui que nous avons jusqu'à présent étudié, et le seul dont nous osions parler avec quelque certitude.

Je vous le présente aujourd'hui, arrêté, détraqué, sans mouvement, comme une montre dont on a cassé le grand ressort. La vieillesse ou la maladie l'a tué : et les forces mystérieuses qui travaillent à la création et aux transformations des êtres le reprennent pour fabriquer une foule d'autres choses avec ses tristes débris.

Vous pensiez peut-être que rien n'était plus inutile et gênant qu'un cadavre. Détrompez-vous. Chacun de ses morceaux, de ses atomes, sera utilisé par la nature qui les emploiera à refaire des êtres nouveaux.

Vous avez, sans doute, vu passer dans nos villages ces fondeurs en étain, qui, chargés d'un petit fourneau et de quelques moules en fonte, viennent demander de l'ouvrage aux gens du pays?... On leur donne une vieille écuelle de métal, trouée, bosselée, et depuis longtemps mise à la retraite ; et voilà qu'aussitôt ils s'installent en plein air, allument leur fourneau, et fondent dans une grande cuillère en fer le vase hors de service qu'ils ont reçu de leur client. Pendant que l'écuelle fusible se liquéfie lentement, ils appréhendent leurs moules, et finissent par y verser le métal en fusion, brillant et mobile comme du vif argent. De l'objet devenu inutile, ils font ainsi, moyennant une faible rétribution, plusieurs objets tout neufs ; une cuillère, une fourchette, et même un petit chandelier, si l'étain est en quantité suffisante.

Eh bien, les forces inconnues qui président au renouvellement des êtres travaillent tout à fait comme ces fondeurs ambulants. Les cadavres sont les vieilles écuelles qu'elles refondent et dont, autant que possible, elles tirent un bon parti. Savez-vous ce que nous sommes, quand nous avons dormi quelque temps sous terre, et que la décomposition s'est emparée de nous?... Notre corps n'a plus de forme, nos

organes n'existent plus. Nous ne sommes plus une machine formée de muscles, d'os, de nerfs, de vaisseaux. Tout cela s'appelle alors carbone, phosphore, soufre, oxygène, hydrogène, azote; et ces divers éléments, associés et combinés en nous durant la vie, se séparent maintenant et tirent, comme on dit, chacun de son côté.

Les uns s'en vont à l'état gazeux, l'azote, par exemple. D'autres restent unis après la mort de l'être qu'ils constituaient, s'échappent à l'état liquide, ou se solidifient en cristaux, en attendant que la nature leur trouve ailleurs de l'occupation.

Presque tous sont employés à la nourriture et à l'accroissement des végétaux. L'oxygène et l'hydrogène forment de l'eau qui est buë par les racines: le carbone, se dégageant en acide carbonique, est absorbé par les feuilles; le soufre et le phosphore surtout passent dans les plantes à l'état de sels.

Voilà ce que nous devenons après un court séjour sous la terre. Les plantes qui fleurissent au-dessus de nous se partagent les divers éléments qui composaient notre corps. Ce qui était poumon, cœur, estomac, cerveau, devient tissu végétal, brin d'herbe, pâquerete, (marguerite) chrysanthème (fleur d'or) ou pissenlit. Tel muscle devient rameau dans un cyprès; telle artère sert à fabriquer un vaisseau pour la sève, sous l'écorce d'un rosier. Il n'est pas une parcelle de la substance animale décomposée qui disparaisse et reste sans emploi.

"Dans la nature, disait Lavoisier, rien ne se crée, rien ne se perd."

Nous voilà donc passés dans les fleurs et dans les arbres; mais vous comprenez que nous ne sommes pas condamnés à rester là. Le végétal ne sert qu'à nourrir l'animal; et si, comme cela se voit quelquefois autour de nos cimetières de village, un troupeau de moutons vient à brouter les jeunes pousses et les feuilles de la haie qui clôture l'enclos des morts, voilà les éléments, jadis constitutifs d'un corps humain, qui s'élèvent au grade de gigot ou de côtelette, après un intermède plus ou moins long dans les branches de la haie.

Vous savez aussi bien que moi, que le sort du mouton est d'être mangé par les hommes; -- à moins qu'il ne le soit par les loups; -- et ceci vous explique de quelle façon les éléments, dont nous étudions les métamorphoses successives, redeviennent ce qu'ils étaient.

Mais la transformation ne s'accomplit pas toujours avec cette rapidité; car les ruminants, dont nous mangeons la chair, n'ont pas l'autorisation de brouter dans les cimetières. Aussi de neurons-nous longtemps feuilles ou fleurs; ce qui vaut peut-être mieux, en définitive, que de rentrer trop vite dans le corps du premier venu.

Vous voyez que la théorie de la métempycose, dont Pythagore se servait pour expliquer le passage de l'âme d'un corps dans un autre, est absolument vraie pour ce qui regarde les principes matériels de notre corps.

Quant à l'élément immatériel, sa subtilité ne nous a jamais permis de l'atteindre ni de l'apercevoir. Nos sens étant trop faibles, nous avons inventé le microscope pour fouiller, au-dessous de nous, le monde des infiniment petits: mais ce merveilleux instrument ne nous a rien appris sur l'origine du principe impalpable qui nous anime.

Nous avons inventé le télescope pour sonder l'infini: nos regards, à travers d'effrayants espaces, ont surpris des mondes obéissant aux mêmes lois que le nôtre; nous avons lu couramment dans des nuages d'étoiles; mais l'infiniment grand comme l'infiniment petit est toujours resté muet devant ces deux questions:

D'où vient l'homme? Où va-t-il?

ARISTIDE ROGER.

Il se produit depuis quelque temps au sein de nos campagnes un mouvement très prononcé en faveur des entreprises et des grandes améliorations locales. Pendant que les paroisses de Longueuil et de Boucherville sont à s'organiser pour macadamiser leurs principaux chemins, Varennes s'empare à son tour de cette question importante, et par l'entremise de ses citoyens les plus influents, cherche à discuter les moyens propres à la résoudre d'une manière favorable. C'est ainsi que, dimanche dernier, à l'issue du service divin, les habitants de cette paroisse étaient appelés à connaître, grâce à l'initiative de Monsieur J. Perrault, les résultats de cette entreprise patriotique. Si nous en jugeons par les apparences, la paroisse de Varennes sera, avant quelques années, dotée d'un superbe chemin macadamisé, destiné à faciliter les communications avec Montréal et à promouvoir par conséquent les intérêts agricoles de cette partie bien négligée du pays.

Avec de l'intelligence et de la bonne volonté, tout marchera bien.

Il y a une quinzaine de jours, les citoyens de Longueuil intéressés à cette entreprise se sont réunis et en sont aussi venus à une entente sur la nécessité de macadamiser le chemin.

On verra, du reste, qu'avis est donné à la Législature pour l'obtention de l'autorisation nécessaire.

Une compagnie vient d'être fondée, au capital de \$25,000 en mille actions sous le titre de *Compagnie des mines d'or de Joliette*. Le but est d'acquiescer et d'exploiter les terrains miniers en la paroisse du Bienheureux Alphonse de Rodriguez. Le Bureau d'affaires de la compagnie sera à Montréal.

Les municipalités qui sont décidées à voter des fonds d'encouragements pour la construction de chemins de fer en Bas-Canada n'ont pas besoin de se gêner. Si nous voulons rivaliser avec le Haut-Canada, nous avons besoin d'agir.

Le comté de Bruce vient de voter un million (\$1,000,000) comme don gratuit pour le chemin de fer de Willington, Grey et Bruce et pour divers chemins de fer locaux aboutissant

à Toronto, les sommes suivantes ont été accordées en don gratuit:

Par la Cité de Toronto.....	\$400,000
Township de Scarboro.....	10,000
Markham.....	30,000
Uxbridge.....	50,000
Scott.....	10,000
Brock.....	50,000
Eldon.....	44,000
Baxley.....	15,000
Laxton, Digby and Lonford.....	25,000
Somerville.....	15,000
Albion.....	40,000
Caledon.....	45,000
Mono.....	45,000
Amaranth.....	30,000
Village d'Orangeville.....	15,000

Total.....\$824,000  
Devant être octroyé sous peu..... 293,000

Total.....\$1,117,000

Que font les comtés canadiens? Que fait Montréal? Toronto annonce son intention de la détrôner et notre ville laisse faire.

PROSPÉRITÉ.—Il y a un fait que nous sommes heureux de constater, c'est qu'en dépit de l'émigration qui nous a enlevé un grand nombre de nos colons, les populations de nos paroisses non-seulement ne sont pas demeurées stagnantes, mais se sont augmentées d'une manière assez sensible. C'est ce que Mgr. d'Anthédon a remarqué et signalé à l'attention publique, au retour de sa visite pastorale l'été dernier. Aussi, ne sommes-nous pas étonné de voir en plusieurs endroits les petites chapelles faire place à de magnifiques églises de dimensions assez considérables. Témoine celle de Ste. Hélène de Chester, de St. Théodore et de St. Urbain de Windsor. Il n'y a que quelques mois que l'on a jeté les fondations de ces temples et déjà il est question d'en faire la dédicace. Celle de l'église de St. Théodore est fixée, nous dit-on, au 12 décembre prochain, celle de l'église de St. Urbain, vers Noël. Quant à celle de Ste. Hélène, elle se fera dans le cours de l'hiver.—*Union des Cantons de l'Est.*

Nous sommes en mesure de croire, malgré les prédictions et les désirs des grands patriotes que le gouvernement américain est décidé à renouveler le traité de réciprocité.

Le Canada concède actuellement quatre avantages aux Etats-Unis:

- 1o. L'usage de nos pêcheries à certaines conditions libérales;
- 2o. L'entrée en franchise de céréales américaines;
- 3o. L'exportation presque libre de notre bois;
- 4o. L'admission en franchise du charbon de Pennsylvanie.

Notre gouvernement, au lieu de demander le renouvellement du traité comme une faveur, a signifié son intention de retirer ces quatre avantages à nos voisins, en refusant tout droit licence aux pêcheurs américains; en établissant des droits prohibitifs sur les céréales, en favorisant les mines de charbon de la Nouvelle Ecosse par un droit sur la houille étrangère et en imposant un droit d'exportation fatal aux manufactures américaines, qui prennent notre bois brut et l'expédient travaillé dans les pays étrangers.

Ces représentations firent effet sur le gouvernement américain. L'Hon. M. Rose fut bien reçu à Washington. On se mit en rapport avec M. Thornton, l'ambassadeur anglais, qui servit d'intermédiaire, une partie de l'été, pour les négociations entre le Canada et les Etats-Unis.

Les principes du nouveau traité sont assez bien arrêtés aujourd'hui et le Président

annoncera probablement dans son message même qu'il demandera la sanction du congrès pour cet arrangement.

Non-seulement le gouvernement américain favorisera ce projet, mais les protectionnistes mêmes se rangent de son avis. C'est ainsi qu'on lit dans la *Tribune de New York* :

Les Canadiens nous menacent, au défaut du Traité, d'être obligés d'abolir les licences de pêcheries, d'imposer un droit sur le charbon, etc. Nous pensons que nos voisins souffriraient autant que nous de ces impositions; mais il est grandement nécessaire pour nos législateurs de s'assurer de quelle manière les intérêts du Canada peuvent s'assimiler aux nôtres en matière de commerce et comment le Canada peut être induit à nous faire non-seulement un bon voisin, mais à nous fournir un excellent marché.

**L'HYGIÈNE DES BOISSONS.**—Le *Journal des Connaissances médicales* fait remarquer avec raison que les tuyaux des eaux destinées à la boisson sont très-dangereux lorsqu'ils sont en plomb et que l'eau contient des principes décomposables, ce qui est le plus ordinaire. Des empoisonnements lents se manifestent alors, sans que l'on en soupçonne assez tôt la cause; cela est arrivé au docteur Boulay lui-même et à toute sa famille, près de Houdan. Il a succombé et avec lui plusieurs de ses enfants. C'est le même malheur qui a failli atteindre la famille de Louis-Philippe au château de Claremont où elle avait cherché un asile.

L'eau, la bière et d'autres liquides étant plus ou moins rapidement empoisonnés en traversant des tuyaux en plomb, on a eu l'heureuse idée qu'il est important de généraliser, de doubler ces tuyaux avec de l'étain, et l'opération est des plus faciles: il suffit d'étirer sur une broche un manchon creux de plomb et d'étain. Le liquide étant par ce moyen séparé du métal toxique, l'empoisonnement n'est plus à craindre.

**IMPORTANTÉ OBSERVATION HYGIÉNIQUE.**—Une remarque importante et facile à faire est la suivante :

On conserve d'une manière permanente, tenace, les dispositions dans lesquelles on prend ses repas.

On dirait que les aliments reçoivent une première impression de l'humeur dont on se trouve dans le temps que l'on en use.

Prend-on son repas avec gaieté, avec joie, on sera ensuite gai, joyeux naturellement; il faudra, de graves circonstances ou se faire violence pour changer ces dispositions.

Les prend-on avec tristesse, on se lèvera de table avec le spleen qui vous accompagnera et vous suivra partout.

La dissipation, l'étourderie y préside-t-elle? Il faudra bien du temps et prendre beaucoup sur soi, pour se recueillir ensuite et s'occuper convenablement de choses sérieuses.

On comprend tout l'avantage que l'individu pourrait tirer, en se préparant convenablement à cet acte important de la vie et en prenant sa nourriture, suivant les termes de l'Écriture, avec joie et simplicité de cœur.

Les anciens, qui connaissaient l'importance des principes de l'hygiène et qui les mettaient en pratique, avaient des fous ou des bouffons autour de leur table pour provoquer le rire qui est excellent pour la digestion, lorsqu'il n'est pas porté à l'excès. Il fortifie les nerfs, chasse la bile et établit une circulation salutaire du sang. Rien de plus vrai que ce dicton populaire que l'on répète quelque fois lorsqu'on a bien ri: « Je viens de me faire un verre de bon sang. » Aussi les maisons dans lesquelles la mauvaise humeur et la dispute président aux repas sont bien à plaindre; rien ne dispose plus aux sombres maladies que cela; le spleen, les maladies bilieuses, les maladies de foie en sont souvent la conséquence. Les enfants surtout qui sont obligés de subir ces conditions sont bien malheureux, car c'est alors que leur tempérament se forme pour la vie.

**LE MEILLEUR MODE DE CHAUFFAGE POUR LES APPARTEMENTS.**—M. Gallard, médecin de la Pitié, a lu à l'Académie de médecine un mémoire sur les applications hygiéniques des différents procédés de chauffage et de ventilation, dont voici les conclusions :

Le chauffage par rayonnement direct d'un foyer incandescent, c'est-à-dire par une cheminée à feu découvert, est le plus favorable à la santé, et il y a lieu de le préférer dans toutes les circonstances où il peut être facilement appliqué. En tout cas il importe d'y avoir recours pour les lieux où l'on séjourne d'habitude, comme dans les chambres à coucher, les cabinets de travail, les salles de malades dans les hôpitaux, etc.

Ce chauffage n'est pas économique, et il ne donne pas toujours une température suffisante; mais on peut remédier à cet inconvénient, soit en faisant usage des systèmes de cheminées perfectionnées, soit en associant à l'action de la cheminée celle d'un calorifère général pour tout l'édifice ou pour tout l'appartement qu'il s'agit de chauffer.

La cheminée, en même temps qu'elle donne le chauffage le plus salubre, est aussi le meilleur appareil de ventilation qui se puisse employer, surtout pour les habitations privées. Elle agit par appel pour expulser l'air vicié, l'air neuf arrivant par les fenêtres, soit directement dans la pièce à ventiler, soit dans une pièce voisine qui est largement en communication avec la première.

**L'USAGE INTELLIGENT DU LAIT.**—Peu de personnes soupçonnent le parti étonnant que l'on pourrait tirer de l'usage intelligent du lait dans les maladies les plus graves; et comme la diète lactée est préconisée maintenant d'une manière spéciale, les merveilleux effets qu'on lui attribue méritent d'attirer l'attention.

Faisons d'abord remarquer que les différents laits, depuis celui de la femme, jusqu'à celui des femelles animales qui est employé pour nos besoins domestiques, présentent entre eux de grandes dissemblances, sur lesquelles l'analyse chimique fournit de précieux renseignements; et l'expérience sur l'homme, plus décisive encore, confirme ces divergences; on voit tous les jours des estomacs digérer parfaitement tel ou tel lait et ne pas digérer tel ou tel autre.

M. le docteur Pécholer, médecin distingué de l'École Montpellier et qui a spécialement étudié l'influence du lait sur l'individu, fait observer que le malade soumis au régime doit s'assurer autant que possible d'avoir du lait de la même vache, et d'une vache bien portante, se trouvant dans de bonnes conditions d'alimentation et de logement, nourrie en liberté dans de gras pâturages.

Le lait consommé dans nos villes provient bien souvent de vaches qui ne quittent pas les étables puantes et encombrées. Leur nourriture toute spéciale augmente la quantité du lait aux dépens de la qualité. Le produit des animaux malades est de qualité très-inférieure et explique nombre de fois l'insuccès de la diète blanche. M. Pécholer rappelle à cette occasion l'observation de M. X... chez lequel le régime avait si remarquablement réussi, tant qu'il prit du lait de vaches nourries à la campagne, et qui, changeant de pays, ne put digérer le lait de vaches nourries dans une ville. La mort du malade fut la conséquence de ce regrettable voyage.

Le lait est un aliment doux, tempérant, sédatif. Il contient tous les matériaux nécessaires à l'entretien, à la réparation de nos tissus, et, par la prolongation de son action sédatrice et monotone, devient un puissant modificateur du tube digestif, du système nerveux et du sang lui-même.

On favorise la digestion et l'absorption du lait soit en y ajoutant de l'eau, le tiers de son poids, par exemple, ou quelques sels ou quelques principes amers, ou même quelques gouttes d'alcool. Le lait cru, tiède ou froid, se di-

gère d'habitude beaucoup mieux que le lait bouilli; cependant on rencontre le contraire dans certains tempéraments.

M. Pécholer préconise la diète lactée principalement pour certaine maladie de cœur, pour l'hydropisie et la diarrhée; il croit qu'elle peut-être employée avantageusement contre la phthisie pulmonaire, le cancer, la goutte, l'obésité, l'épilepsie, la manie, etc. Il croit que c'est le plus puissant de tous les altérants, bien préférable à la diète sèche, à la diète végétale ou à la cure du raisin.

Dans l'*hypertrophie active* du cœur, il existe une grande tension dans les vaisseaux sanguins, une forte injection des capillaires, une sorte de pléthore, des menaces incessantes de congestion et d'hémorragie sur les différents organes. Dans ce cas, la diète lactée dont les effets ultérieurs peuvent être aidés par la digitale, amène une réduction dans la quantité et la plasticité du sang, diminue la tension artérielle, et par là met un frein aux menaces de congestion et d'hémorragie. Le malade éprouve un calme et un bien-être qui dépassent toutes ses espérances. Si même il persévère longtemps et que la lésion ne soit pas trop considérable, on voit lentement se produire une résorption du tissu musculaire du cœur surabondant et par conséquent une guérison.

—M. P. L. Tousignant, propriétaire-rédacteur de l'*Union des Cantons de l'Est*, doit commencer ces jours-ci la publication d'un journal anglais à Arthabaska, sous le titre de *The Rural Press*.

—Il y a 540,000 fermiers en Irlande. Sur ce nombre, 272,000 possèdent moins de treize acres chacun, et 122,000 ont des propriétés pour moins de trente acres chacun.

—La récolte de patates dans l'île du Prince Édouard est immense et les cultivateurs sont forcés d'en expédier sans délai à Halifax, où elles se vendent trente centins le minot.

—Les patates sont à un bon marché tel à Iowa qu'on n'a pas cru devoir les arracher de terre en plusieurs endroits. Il y a une récolte non moins abondante en Virginie.

—On récolte des pois dans la Colombie Anglaise qui pèsent douze onces chacun (1!!).

—Un grand nombre de daims ont été tués durant la dernière semaine dans le township d'Egremont.

—Avant l'introduction de la vaccine, la moyenne annuelle de la mortalité causée par la petite vérole était de 3,000 à un million, qui a graduellement diminué en Europe au prorata de l'application du remède; la moyenne l'année dernière était seulement de 262 à un million.

—On estime le stock de laine indigène de Boston à 11,400,800 livres; à New York, 3,400,000 livres, et à Philadelphie, 4,300,000 livres.

—Les perdrix sont en ce moment à prendre leurs quartiers d'hiver dans l'Ouest. Ce fait indique, assure-t-on, un hiver rigoureux.

—La peste bovine vient d'éclater dans le comté de Storrs (Ohio). En un jour quarante têtes de bétail ont péri.

Des mesures sont prises pour empêcher que la maladie ne se propage.

—La récolte du sucre sera très bonne en Louisiane. Nous lisons dans le *Meschacébé* :

Le temps incertain des premiers jours de la semaine a fait trembler nos planteurs. Heureusement ils en ont été quitte pour la peur, la glace n'est pas venue. Nous ne tarderons pas à entrer en pleine rouaison. Les cannes se vendent sur pied à raison de \$150 l'arpent.

—Une assemblée a eu lieu à Farnham dans le but de former une nouvelle compagnie de chemin de fer reliant la ligne de Stanstead à celle du *Vermont Central* par une nouvelle voie entre Farnham et Stanbridge. Cette ligne traverserait une région de 7 milles sur 13 couverte de bois.

—Buffalo est encombré de grains et si les chemins de fer n'ajoutent de nouveaux chars,

les expéditeurs ne pourront pas tout envoyer.

—Le département de l'agriculture aux Etats-Unis publie le rapport officiel que, cette année, les alternatives de pluie déluvienne et de chaleur tropicale ont fait aux récoltes un dommage de \$200,000,000.

—Il y a, jusqu'à présent, autant de neige en Angleterre qu'en Canada.

—Les électeurs du comté de Richelieu qui auront voulu se vendre se sont fait jouer le joli tour d'être payés en billet de la banque Zimmerman.

—Les récentes tempêtes ont fait des dommages incalculables, immenses aux forêts du Nouveau-Brunswick, au point que des marchands de bois ont été obligés de remettre au gouvernement les limites qu'ils avaient achetées, n'y trouvant plus de bois convenable.

—Le froid vif de ces jours derniers, a formé, sur le Yamaska, un pont de glace tellement fort, que le bateau à vapeur *Notre-Dame*, parti de St. Hyacinthe pour Saint Césaire, a dû rebrousser chemin.

—La peste a éclaté parmi le bétail à une distillerie près de Cincinnati. Quarante animaux sont morts: on pense que cela provient de ce qu'ils ont mangé des saletés de la distillerie.

## FEUILLETON DE LA SEMAINE AGRICOLE

# LE PAYS DE L'OR.

PAR

HENRI CONSCIENCE.

III

SUR L'ESCAUT

(Suite.)

Un grand nombre de malades descendirent les uns après les autres, derrière les deux amis. Enfin, il n'en resta plus qu'une vingtaine sur le pont. Quoique ceux-ci parussent à l'épreuve du mal de mer, ils n'étaient pas cependant à leur aise. Ils étaient faibles, et découragés et regardaient silencieusement les flots, qui soulevaient avec une régularité monotone les flancs du navire.

Lorsque, à l'embouchure de l'Escaut, le *Jonas* entra dans le détroit, le capitaine dit à son pilote :

—Il s'écoulera quelques jours avant que ces tas d'imbéciles soient sur pied. Nous emploierons ce temps à mettre tout en ordre. Plus de familiarité avec les passagers. Fais savoir aux matelots que le premier qui s'amusera un peu trop avec les étrangers sera mis aux fers pendant trois jours. Qu'on prenne garde à mes ordres ; je veux rester seigneur et maître sur mon vaisseau : nous sommes en mer.

IV

EN MER

En effet, la mer resta grosse pendant quatre jours ; elle devint même plus houleuse à mesure que l'on avançait dans le détroit et que l'on eut à lutter contre des vents variables. Pendant tout ce temps, les passagers étaient restés couchés dans leurs cabines, craignant de faire un mouvement ; pris de nausées à la seule pensée des moindres aliments, découragés et abattus comme des gens à moitié morts.

La nuit où l'on sortit du détroit pour entrer dans l'océan, le vent impétueux s'était apaisé, et les flots agités étaient devenus plus calmes. Pendant que le *Jonas* continuait sa route, sous un ciel clair et parsemé d'étoiles, les passagers éprouvèrent l'influence du temps favorable. Ils

dormirent pour la première fois d'un sommeil réparateur et bienfaisant, qui fit couler de nouvelles forces et une nouvelle vie dans leurs veines.

C'était chose étonnante à voir, quand chacun apparut le lendemain sur le pont, la physiologie souriante, consolé, fortifié et gai comme au jour du départ. Jean Creps et son ami Roozeman n'étaient pas des moins ravis. Victor surtout, en se voyant entouré d'un horizon sans bornes, leva les bras avec enthousiasme vers le ciel et remercia Dieu, qui l'avait déjà rapproché du but désiré.

Un grand nombre de passagers, voulant célébrer leur heureux rétablissement, coururent sus aux bouteilles pour recommencer la fête ; mais le capitaine qui se montrait maintenant ce qu'il était, sévère, rude et inexorable, leur fit lire un grand nombre d'articles qui défendaient tous cris désordonnés et tous rassemblements sur le pont, et ils furent informés que toute contravention à ce règlement et aux ordres du capitaine serait punie de l'emprisonnement au pain et à l'eau, à fond de cale.

Les passagers écoutèrent cette lecture avec une stupéfaction mêlée de colère ; quelques-uns serrèrent les poings et s'emportèrent contre ces dispositions arbitraires, qui, selon eux, ne tendaient qu'à leur ravir tout plaisir et toute liberté : mais le capitaine leur fit comprendre en peu de mots que la loi lui reconnaissait sur son vaisseau une puissance sans bornes ; qu'il avait même le droit de brûler la cervelle à ceux qui se révolteraient contre lui ; — et comme quelques-uns reçurent ces explications avec un murmure peu respectueux, il se mit à jurer si horriblement et à proférer de si terribles menaces, que les passagers virent qu'il parlait sérieusement se soumettre enfin à la nécessité. Les matelots ne furent pas plus polis. Dès que quelques amis étaient réunis sur le pont pour causer, un matelot accourait en traînant un cordage, ou un levier, ou toute autre chose, et criait sans respect pour personne :

—Hors du chemin ! Gare aux jambes !

Deux ou trois autres, avec une égale vitesse, venaient du côté opposé et jetaient des seaux d'eau sur le pont pour enlever les traces du mal de mer.

Un troisième criait du haut d'un mât :

—Gare dessous, sacrebleu !

Et, après ce simple avertissement, il laissait tomber sur le pont, comme un aérolithe, une lourde poulie, au risque d'écraser réellement quelqu'un.

C'était la volonté du capitaine : il fallait montrer tout d'un coup aux passagers que la vie en mer ne peut pas être une éternelle fête, et les matelots, pour détruire toute illusion à cet égard, devaient faire leur service sans se retourner et comme s'il n'y avait absolument que l'équipage sur le navire.

Vers midi, les passagers furent appelés sur le pont. Le capitaine déclara qu'on allait les diviser tous en compagnies de huit hommes, pour dîner ensemble désormais dans un plat de fer-blanc ou *gamelle*. Il lut ensuite une liste des passagers, et, chaque fois qu'il avait nommé huit hommes, il criait :

—Première gamelle ! Deuxième gamelle ! Troisième gamelle !

Et, quand cet arrangement fut terminé, malgré les murmures et les plaintes, le capitaine leur fit comprendre que dorénavant le pain frais et le peu de volailles qui restaient encore seraient réservés pour les malades. Les passagers devaient donc se contenter de la ration de mer journalière, savoir : de la viande salée, des pois ou des fèves, des biscuits, une petite mesure de genièvre et un litre d'eau potable. Chaque gamelle devait, à tour de rôle, désigner pour la semaine un de ses membres qui irait à la cuisine chercher le dîner pour les autres.

Immédiatement après, on sonna la cloche pour la distribution des vivres. On voyait courir de tous côtés des hommes avec des plats en fer-blanc pleins d'une nourriture fuman-

te..., et, quelque minutes après, tous les passagers se trouvaient réunis autour des gamelles.

C'étaient de singuliers convives que le sort avait donnés à Victor et à son ami Jean : un procureur de la république française, qui s'était enfui de son pays pour des raisons inconnues ; un docteur en médecine ; un banquier allemand, qui avait tout perdu à la roulette à Hambourg ; un jeune gentilhomme de la Flandre occidentale, qui avait dépensé les derniers débris de la fortune paternelle, avant son départ pour la Californie ; un officier français qui se vantait d'avoir tué son supérieur dans un duel.

A la première vue, Victor crut qu'il n'avait pas à se plaindre du sort, et, en effet comme nos amis avaient pris une place de seconde classe, ils n'étaient pas mêlés avec les pauvres gens de la troisième classe, qui dormaient et vivaient tous ensemble dans l'entre-pout comme dans une étable.

Mais que son cœur sensible fut blessé de la conversation grossière et ignoble de ses compagnons ! Pendant tout le dîner, il n'entendit que jurons et blasphèmes, jeux de mots stupides et sorties brutales. Alors il remarqua que la voix de ses compagnons était fatiguée et rauque, que leurs yeux étaient entourés d'un cercle couleur de plomb, et même que le nez du docteur était nuancé de tons pourpres, signes d'une ripaille continuelle. Il acquit la conviction qu'il était condamné à vivre en compagnon de table et en ami avec des gens qui avaient noyé dans les boissons et perdu par une conduite déréglée toute délicatesse d'esprit et tout sentiment de moralité.

Pendant qu'il tombait ainsi dans des réflexions peu souriantes, ses compagnons péchaient hardiment dans le plat et dévorait la pesante nourriture avec un appétit féroce. Le mal de mer avait creusé leurs estomacs, et ils tâchaient de prendre leur revanche autant que possible. Heureusement Jean Creps, avertit son ami ; sans cela Roozeman n'aurait songé à dîner que quand il ne fût plus resté une seule fève dans le plat. Le docteur tira une bouteille de cognac de la poche de son pardessus et la vida presque à moitié, pour se rincer la bouche, disait-il. Les autres allumèrent qui un cigare, qui une pipe, et montèrent sur le pont, où se trouvaient en ce moment la plupart des passagers. Quelques-uns s'étaient étendus sous les rayons brûlants du soleil ; d'autres étaient assis sur des bancs ; mais le plus grand nombre se promenaient par groupes.

Roozeman, le dos appuyé contre le bastingage et le regard fixé sur les passagers, dit à son camarade :

—Mon ami, avec quelle sorte de gens sommes-nous donc ? Nous n'entendons que des jurons et d'ignobles plaisanteries !

—Oui, répondit l'autre en souriant. Tu ne sais pas encore tout. Je n'ai eu le mal de mer que quarante-huit heures ; je me suis promené sur le pont et dans la cale, pour connaître d'un peu plus près nos compagnons de voyage. Il y a bien quelques braves garçons et quelques honnêtes gens parmi eux ; mais la plupart sont des gaillards qui ont mérité la corde ou qui y ont réellement échappé ; beaucoup d'ivrognes qui ont laissé femmes et enfants dans la misère et ont emporté leur dernier sou pour aller en Californie ; des gens perdus qui faisaient honte à leurs parents par leur conduite désordonnée ; des dissipateurs à bout de ressources, des joueurs ruinés, des boursiers à exécuter, des banqueroutiers, et même des condamnés libérés.

—Belle compagnie ! dit Victor en soupirant. Si j'avais pu le prévoir !...

—Tu serais resté à la maison ?

—Non, mais je n'aurais pas choisi le *Jonas* pour faire la traversée.

—Bah ! nous sommes embarquées maintenant avec cette étrange bande, et nous devons voquer avec elle, comme dit le proverbe. Il ne faut pas être si difficile, Victor. Tu pouvais bien prévoir, n'est-ce pas, que, dans notre

longue traversée et là-bas dans un pays encore sauvage, tu serais exposé à voir et à entendre des choses tout autres qu'après de la pieuse mère ou de la douce Lucie Morels!

— Certes, Jean, et j'accepte sans regret le sort comme il se présente. Il m'en coûtera beaucoup cependant pour m'habituer à ces gens rudes; leurs paroles et leurs manières blessent ma délicatesse et attristent mon cœur.

— Cela ne durera plus bien longtemps, dit joyeusement Creps. *Le Jonas* est un fin voilier.

— En effet, Jean, il marche parfaitement bien. Vois les vagues frangées d'écume sauter en avant du navire, puis se retirer coquettement de côté comme si elles voulaient se faire admirer de nous.

— Du train dont il va maintenant, nous serons bientôt en Californie. Je me figure un pays immensément grand, qui n'appartient à personne, où l'on peut aller et venir en seigneur et maître dans des bois sombres, à travers des montagnes gigantesques et dans des vallées sans fond, libre et indépendant comme l'oiseau dans l'espace! Oh! que n'y suis-je déjà pour déployer mes ailes!

— Je voudrais bien savoir, dit tout à coup Victor, ce que Lucie Morels et ma mère font et pensent en ce moment.

— C'est facile à deviner: elles pensent à toi d'or et expriment le même vœu que toi.

— Bonne mère! douce Lucie! dit le jeune homme en soupirant et avec une joyeuse émotion. Oh! Jean, mon ami, puisse le sort nous être favorable! Si je pouvais recueillir assez pour les rendre heureuses!

— Homme de peu de foi! dit Creps en plaisantant. Puisqu'on n'a qu'à ramasser l'or là-bas, nous en recueillerons autant que tu voudras. Je crains que nous ne puissions pas tout emporter. Cela ne me contrarierait pas peu, car plus nous en aurons, plus nous ferons plaisir à nos parents et à nos amis à notre retour.

En causant ainsi, les deux amis se promenaient du côté de la proue, pleins d'illusions et pleins d'espoir dans l'avenir souriant. Là ils rencontrèrent Donat Kwik, qui était occupé à ronger un biscuit de mer brun, en grommelant et en faisant des gestes de colère.

Comme le paysan ne les avait pas aperçus, Roozeman lui mit la main sur l'épaule pour interrompre son monologue furieux, Donat sauta en arrière, et les poings serrés, prit l'attitude d'un homme qui veut se battre. Cependant, lorsqu'il eut reconnu les Anversoises, il se calma et s'écria :

— Oh! oh! pardieu, messieurs, excusez-moi je croyais que c'était encore le Français de là-dessous. Je lui arracherai un jour ses vilaines moustaches rousses!

— Vous mangez des biscuits après le dîner, demanda Jean Creps, vous n'avez donc pas eu votre ration?

— Jolie ration! dit Donat d'un ton d'amère raillerie. Nous étions assis huit autour d'une gamelle de fer-blanc, et nous commençons à dîner. Tout à coup, un de ces coquins d'en bas vient derrière moi, met ses mains sur mes yeux et crie quelque chose comme *Kyes? kyes?* Lorsqu'il me lâcha, le plat était presque vide. Je me dépêchai pour avoir encore ma part; mais les camarades étaient si lestes, que je restai tout bête à les regarder, le ventre creux, comme un hibou qui regarde les rayons du soleil. Le Français avec ses grandes moustaches et ses petits yeux peut regarder ses jambes; je lui ai fait à coups de pied quelques bleus qui ne lui ont pas fait de bien.

— Vous vous êtes déjà battu, Donat! Il faut vous montrer plus traitable, mon ami, sinon vous pourriez avoir la vie dure avec vos compagnons, dit Victore Roozeman.

— Battu, monsieur? C'est-à-dire qu'après m'avoir donné pas mal de soufflets et de coups de pied, ils m'ont jeté à six hors de leur repaire de brigands sur le pont. Je suis allé chez le capitaine pour porter plainte. Le capitaine parle une sorte de flamand maritime. Il me comprend. Mais il m'a jeté quelques jurons à la fi-

gure, et m'a dit que chacun devait tâcher d'avoir sa part dans la gamelle: tant pis, dit-il, pour les paresseux.

— Il a raison, il faut essayer de suivre son conseil.

— Essayer, messieurs? Ce n'est pas nécessaire. J'ai mangé toute ma vie à un plat commun. S'il ne s'agit que de manger vite, d'avaler les fèves à moitié brûlantes, j'apprendrai leur métier aux Français d'en bas. Attendez un peu! ils verront bientôt à qui ils ont affaire. Qu'ils frappent ou poussent tant qu'ils voudront, tout cela glisse sur moi; à l'occasion, je leur donnerai aussi des coups de pied à leur écorcher les jambes. Que croient-ils donc ces ribauds.

Victor ajouta quelques paroles consolantes pour calmer la colère du jeune paysan; mais ce fut peine superflue, car Donat oublia tout à coup sa mauvaise humeur et redevenit joyeux. Voyant que les Anversoises allaient continuer leur promenade, il leur demanda à main jointe la permission de rester un peu avec eux. Personne, dans l'entre pont, ne le comprenait ni ne lui témoignait d'amitié. Ils consentirent à sa prière; car Donat Kwik, malgré son air grossier, était un garçon de sens, et il se montrait profondément reconnaissant de la moindre marque d'amitié.

Pendant la promenade, Jean parla en plaisantant de la fille du bourgmestre et de la demoiselle du château avec laquelle Donat avait l'envie de se marier à son retour du pays de l'or. Le jeune paysan devint sérieux, et il résulta de ses explications qu'il portait au cœur un amour plus modeste. Il avait fixé son choix depuis des années sur une des filles du garde champêtre de Natten-Haesdonck, et la jeune fille n'était pas indifférente pour lui; mais le père, qui possédait quelques pièces de terre, l'avait repoussé avec mépris parce qu'il était pauvre même après que sa tante lui eut laissé seize cents francs. Ce que Donat avait dit de la fille du bourgmestre et de la demoiselle du château n'avait été qu'un vain bavardage, ce n'était qu'Anneken la fille du champêtre, qui lui trotta dans la tête. Il avait quitté son village par honte et par désespoir de ce que le père d'Anneken l'avait jeté durement à la porte, lorsqu'il s'était hasardé à exprimer le vœu de son cœur. La seule cause de son voyage au pays de l'or était le désir de se venger du garde champêtre en mettant à ses pieds un grand monceau d'or et en le forçant ainsi à consentir avec joie au mariage de sa fille. Anneken avait promis d'attendre, quoique son père voulait lui imposer un autre mari; elle ne se marierait avec personne qu'avec son pauvre Donat Kwik. Le jeune paysan parla avec tant d'admiration de son Anneken, de ses petits yeux noirs, de son doux sourire, de ses bras robustes, de sa vertu et de son activité, que Victor Roozeman prit plaisir à l'écouter. Il y avait, en effet, une certaine ressemblance entre sa position et celle de Donat, dont le langage comique, mais sincère, le fit songer à Lucie et à sa mère.

Les amis s'amuserent ainsi à déviser des souvenirs du pays et des projets de l'avenir jusqu'au moment où la nuit vint et où chacun descendit pour aller chercher le repos dans sa cabine.

## V

## LA FOSSE AUX LIONS.

Cependant, *le Jonas* continuait son voyage par un vent des plus favorables. La nourriture, quoique se composant la plupart du temps de viande salée et de fèves, était distribuée en quantité suffisante pour apaiser des estomacs poussés à une activité extraordinaire par l'air vif de la mer. Le temps magnifique et la rapidité de la navigation inspiraient à tous du courage et de la confiance, et, quoique la joie fût moins expansive qu'auparavant, un sourire de plaisir et d'espérance ne cessait de briller sur tous les visages.

Un nuage cependant vint menacer la paix sur le navire. Il y avait, dans la troisième classe, plus de cent passagers, parmi lesquels on remarquait soixante Français et au moins trente Allemands des bords du Rhin. Déjà une sorte de rivalité s'était élevée entre les deux nations, et même il y avait eu entre les deux partis une bataille dans laquelle un Allemand avait reçu un coup de couteau dans le bras. Le capitaine, voyant là une bonne occasion de montrer son autorité souveraine, fit jeter l'agresseur et le blessé au cachot, dans un trou obscur, humide et infect, à fond de cale, qu'on nommait la fosse aux lions. Les amis des condamnés voulurent s'opposer à l'exécution de cette justice sommaire et arbitraire; mais le capitaine leur jura qu'il livrerait aux autorités du premier port où ils aborderaient tous ceux qui oseraient lui résister, et qu'il les débarquerait dans tous les cas. Ceux qui ne voulaient pas perdre le prix de leur passage ni interrompre leur voyage en Californie n'avaient donc qu'à se soumettre avec résignation.

Cet événement peu important fit une profonde impression sur les esprits. Chacun fut convaincu que le capitaine était un homme inflexible, qui n'hésiterait pas un instant à exécuter ses menaces. L'attitude ordinaire du capitaine sur le navire contribua beaucoup à augmenter son autorité. Il se tenait habituellement sur le gaillard d'arrière, tout à fait seul, avec une expression froide et sévère sur le visage. Quand un passager lui adressait la parole ou se plaignait de quelque chose, il ne répondait que par un ordre bref et impérieux, après lequel il rompait, sans appel, toute conversation.

Roozeman et Creps se promenaient des journées entières sur le pont et parlaient de leur vie passée, de leurs parents et de leurs amis, ou bien ils admiraient l'immensité de l'Océan et la variété de ses aspects; ou bien encore ils rêvaient ensemble à l'or qu'ils allaient trouver, aux merveilles qu'ils allaient rencontrer en Californie, et surtout à leur joyeux retour à la chère patrie.

Pour ce qui touchait leurs compagnons de gamelle, ils s'aperçurent qu'ils les avaient jugés un peu sévèrement. Le banquier allemand était un homme bien élevé, qui haïssait également les façons grossières et les plaisanteries triviales; le jeune gentilhomme s'était calmé et paraissait avoir du chagrin; les autres, à la vérité, restaient spirituels à leur façon; mais on n'était pas obligé de les écouter plus longtemps qu'on ne voulait. Le plus singulier de leurs compagnons était celui qui se disait docteur en médecine. Celui-là absorbait du matin au soir d'énormes quantités de liqueurs fortes. Les quelques bouteilles de cognac dont se composait sa provision personnelle furent bientôt vidées, mais il avait découvert un moyen de se procurer tous les jours une grande quantité d'eau-de-vie. Il se promenait sur le pont et dans la salle commune, et employait toutes sortes de stratagèmes pour faire croire à l'un ou à l'autre des passagers qu'il était malade ou qu'une maladie le menaçait. A ceux qui le croyaient, il disait :

— Ne craignez rien, je vous guérirai; mais gardez-vous de boire une seule goutte de genièvre, sinon je vous abandonne et vous laissez mourir sans secours. Vous recevrez cependant votre ration de genièvre, et vous la garderez jusqu'à l'heure de ma visite, afin que je sois convaincu que vous n'en avez pas bu.

Le matin, le docteur allait faire sa ronde et se faisait montrer, par chacun de ses malades, réels ou imaginaires, sa ration de genièvre. Pour être sûr que ce n'était pas de l'eau, le docteur se versait la ration dans le gosier. Cet homme n'était qu'un passager ordinaire, mais, comme il n'y avait pas d'autre médecin à bord, il avait assez de clients; il en résultait qu'il était toujours ivre, et que, du matin au soir, il arpentait le pont en zigzag avec un nez cramoisé, tâtant le pouls à l'un et à l'autre, et bégayant :

— Pas boire de genièvre, vous comprenez!

